

*Les seigneurs de la terre*





Don Richardson

# LES SEIGNEURS DE LA TERRE

Triomphe de la lumière au sein  
d'une tribu cannibale de Papouasie



BLF Europe • Rue de Maubeuge  
59164 Marpent • France



BLF Europe • Rue de Maubeuge  
59164 Marpent • France  
www.blfeurope.com

Édition originale publiée en langue anglaise sous le titre :

*Lords of the Earth* • Don Richardson

© 1997, 2008 Don Richardson

Photos : Frank Clarke, Stan Dale, Bruno de Leeuw,  
Phil Masters, Phyliss Masters et John Wilson.

Traduit et publié avec permission. Tous droits réservés.

All non-English language rights are contracted through :

Gospel Literature International • P.O. Box 4060 • Ontario • CA 91761-1003 • USA

Édition en langue française :

*Les seigneurs de la terre* • Don Richardson

© 2009 BLF EUROPE • www.blfeurope.com

Rue de Maubeuge • 59164 Marpent • France

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction : Sonia Artiguebert

Couverture, mise en page et impression : BLF EUROPE

Photo de couverture : © Javarman

Les citations bibliques sont tirées de *La Nouvelle Version Segond Révisée*  
(Bible à la Colombe) © 1978 Société Biblique Française.

ISBN 978-2-910246-57-0

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 2009

Index Dewey (CDD) : 266

Mots-clés : Mission. Indonésie. Papouasie. Nouvelle-Guinée.

*À mes collègues – très humains et cependant  
délicieusement exceptionnels – qui ont vécu,  
aimé et œuvré pour le peuple des montagnes  
orientales de l'Irian Jaya.*

*À ceux qui m'ont permis de raconter  
leur histoire avec franchise.*

*À ceux qui poursuivent leur tâche.*



## Préface

Les noms de certains des personnages yali de ce livre ont été abrégés ou modifiés pour faciliter leur prononciation et leur mémorisation.

Les événements de la première partie intitulée « Un monde cerné de trois barrières naturelles » ne sont pas datés ; ils m'ont en effet été rapportés par des Yali, lesquels ne possèdent pas de système de datation. J'ai donc pris quelques libertés dans leur classement chronologique afin de permettre au lecteur de comprendre plus aisément leur portée culturelle. En de rares occasions, il m'a fallu combler les trous de mémoire de mes informateurs à propos de personnes ou de faits particuliers. Pour cela, j'ai utilisé des données typiques de la culture yali relatives à d'autres personnes ou événements.

Je remercie chaleureusement :

Mes amis yali – Foliek, Sar, Dongla, Luliap, Yemu, Erariék, Latowen, Aralek, Suwi, Emeroho, Engehap, Kusaho, Nalimo, entre autres – pour les détails fascinants qu'ils m'ont fournis sur la culture et l'histoire yali.

Mon ami et collègue de longue date Tuanangen pour son compte-rendu historique de ces premiers pas dangereux dans la vallée de l'Heluk : il fut en effet l'un des cinq courageux Dani restés avec Stan et Bruno jusqu'à l'achèvement de la piste d'atterrissage de Ninia.

Mon collègue écossais John Wilson dont la connaissance approfondie de la langue yali a été ma principale passerelle de communication avec les Yali. C'est lui qui m'a guidé jusqu'aux lieux où se sont déroulés bon nombre des événements évoqués dans ce livre.

Gloria, l'épouse de John, ainsi qu'Art et Carol Clarke, pour leur chaleureuse hospitalité durant mes recherches à Ninia.

Les sœurs de Stan Dale – Sadie Murley et Elaine Cook – ainsi qu'Alex Gilchrist, Ted Hoel, Lindsey et Claire Slade, pour m'avoir raconté les souvenirs qu'ils gardent de la jeunesse et des débuts du ministère de Stan Dale.

Pat Dale pour m'avoir prêté son journal, et celui de son mari accompagné de ses notes.

Phyliss Masters pour m'avoir fait part de ses souvenirs concernant Phil et leurs débuts à Korupoon.

Bruno et Marlys de Leeuw, Costas et Alky Macris, pour m'avoir raconté les difficultés des premiers temps dans la vallée de l'Heluk. Don et Alice Gibbons, Gordon et Peggy Larson, John et Helen Ellenburger pour l'historique du mouvement spirituel qu'ont connu les tribus damal et dani. Mon épouse Carol, et Barbara Willis, pour les nombreuses heures passées à dactylographier ce manuscrit.

— *Don Richardson,*  
*RBMU, Sentani, Irian Jaya, Indonésie.*

## Introduction

Les Yali. Des cannibales pas comme les autres. Des virtuoses du combat de jungle ; ils décochaient leurs flèches sans se lasser, jusqu'à ce qu'elles tiennent droit dans le corps de leurs victimes « aussi denses que des roseaux dans les marécages ». Noirs démons luisant de saindoux et de suie, ils s'enroulaient le corps de centaines de mètres de rotin comme les fils conducteurs entourent un magnéto. Ils arboraient des étuis pénieniens qui, semblables à des mâts placés à l'avant d'un bateau, servaient à mettre en valeur leur virilité.

Ils se nommaient eux-mêmes « hommes de pouvoir », « seigneurs de la terre » : dans leurs vallées reculées cernées de montagnes, nul ne contestait leur domination. De connivence avec les esprits *kembu*, les Yali ne s'inclinaient devant personne et n'avaient besoin de rien.

Mais était-ce vraiment le cas ?

Stan Dale, un missionnaire coriace au style commando, et Bruno de Leeuw, un Néerlandais-Canadien plein de douceur, partageaient la même conviction : les Yali avaient besoin de l'Évangile de Jésus de Nazareth. Débordants de foi, Stan et Bruno pénétrèrent dans la vallée de l'Heluk où les rejoignirent plus tard Pat, la femme de Stan, et leurs quatre enfants. Les deux hommes étaient loin de se douter de la complexité de leur mission.

Ou d'imaginer les dangers terrifiants qui les attendaient...





Première partie

# UN MONDE CERNÉ PAR TROIS BARRIÈRES NATURELLES



## Chapitre 1

# Le jour où le ciel est tombé

Kugwarak scrutait l'abîme gris telle une sinistre gargouille. Ses arcades sourcilières blanches, rendues encore plus blanches par l'épais brouillard, faisaient saillie au-dessus de ses yeux sombres et profondément enfoncés dans leurs orbites. Sur sa poitrine creuse, sa peau désormais dépourvue du muscle de la jeunesse pendait comme les seins d'une vieille femme. Malgré son âge pourtant, il se tenait curieusement recroquevillé en position fœtale, assis sur ses talons, les bras enserrant ses genoux, et son menton reposant sur son poignet décharné.

Kugwarak frissonna.

Bien au-dessus de lui, les remparts noirs des Snow Mountains de la Nouvelle-Guinée hollandaise se dessinaient sur le ciel rougeoyant de l'aube. Ces reliefs formaient trois majestueuses barrières naturelles qui rendaient insignifiant le monde du vieil homme. Beaucoup plus bas, à peine visible sous trois cents mètres de brume, la rivière Heluk coulait à flots comme le sang se déverse d'une plaie déchiquetée. Porté par le vent, son grondement fracassant enflait et s'éteignait comme si le temps lui-même faisait entendre son pouls.

Kugwarak frissonna à nouveau et chercha des yeux le soleil.

À sa place, un chérubin bronzé et plein de vie surgit soudain du brouillard et courut vers lui. C'était Nindik, sa petite-fille. Elle ne portait qu'une minuscule jupe en fibres végétales. Deux patates douces tout juste cuites remplissaient ses mains. Elle donna la plus grosse à son grand-père puis mangea l'autre en entier, sans gâcher la peau couverte de cendres. Kugwarak l'aurait grondée si elle avait négligé cette partie.

Appuyée contre Kugwarak dont elle réchauffait le flanc tremblant, elle entreprit d'ôter les poux du crâne chauve de l'aïeul. Elle faisait éclater chaque insecte entre ses dents en guise de dessert. Son rire enveloppait le vieillard d'une joyeuse cascade, comme un ruisseau percute une pierre. Puis le soleil darda son tout premier rayon, baignant l'homme et l'enfant d'une vaporeuse lumière dorée.

Bientôt la lumière du soleil dévora la brume et brilla de tout son éclat sur eux.

Sur un monticule auquel ils tournaient le dos, l'habitation du vieil homme s'accrochait de guingois. C'était un *yogwa*, la hutte circulaire des hommes de la tribu yali. Sérieusement délabré. Ses murs étaient composés de planches taillées à la pierre. Son toit conique était constitué de feuilles de pandanus longues de trois mètres. Au sommet du toit, une pointe en bois s'élevait vers le ciel. De la fumée filtrait à travers un millier de fissures ; elle provenait des braises du feu nocturne de Kugwarak.

Nindik perçut un bruit de pas et leva les yeux. À l'arrière du *yogwa*, une silhouette impressionnante émergeait de la brume. Nindik fit volte-face et s'enfuit, sa jupette en roseau virevoltant derrière elle.

La silhouette s'approcha de son grand-père.

Toujours occupé à mastiquer bruyamment le dernier morceau de patate douce, Kugwarak risqua un torticolis en dirigeant son regard sur l'homme imposant qui se dressait derrière lui. Il

comprit alors pourquoi la petite fille s'était sauvée. Bon nombre de farouches guerriers n'auraient pas non plus hésité à céder la place à l'homme qui lui souriait d'en haut.

Selambo !

Selambo était enduit d'un produit cosmétique composé de saindoux et de suie qui le rendait noir et luisant. Il incarnait ainsi l'idéal du conteur yali : « un homme dont le foie est sec ». Sachant parfaitement garder son sang-froid, Selambo pouvait nourrir d'implacables desseins sans se trahir avant le moment opportun. Il pouvait tuer ou épargner une vie avec le détachement d'un dieu.

Les yeux de Selambo étaient injectés de sang, ils brillaient comme des tisons. Ses cheveux, lourds de graisse de porc et pendant en masses emmêlées, recouvraient presque le visage qu'ils encadraient. Des bandes incrustées de coquillages blancs – des cauris – scintillaient autour de ses tempes comme une auréole incongrue. De chaque côté de sa cloison nasale perforée, les extrémités recourbées d'une canine de sanglier dépassaient de manière menaçante.

Il contourna Kugwarak. Les muscles de ses cuisses ondoyaient. Ses fesses nues étaient rebondies mais fermes. Se retournant pour faire face au vieil homme, son torse puissant se cambra vaniteusement, posture admirée des Yali. Comme tous les représentants mâles et matures de la tribu, Selambo portait un étui pénien fabriqué à partir d'une longue calebasse jaune et sèche. Fixé à sa taille par une cordelette, l'étui se dressait presque à la verticale, accentuant ostensiblement sa virilité.

– Halabok ! s'exclama Selambo en se penchant pour gratter le vieil homme sous le menton.

« Halabok » est la salutation yali typique. Scatologique, elle signifie simplement : « J'attache beaucoup de prix même à tes excréments ! » Une manière de dire : « Si ce qu'il y a de moins plaisant en toi me séduit, imagine à quel point j'apprécie tes qualités ! »

Kugwarak répondit de façon encore plus affectueuse : « Hal bisoksok ! » Une expression dont la traduction écœurerait tout visiteur dont la langue ne comporte pas de salutation scatologique. La plupart des étrangers n'apprennent jamais la signification des salutations yali mais se contentent de les répéter sans tenter de les comprendre. Cette méthode ménage leur estomac.

Souriant à sa manière grotesque et désarmante, Kugwarak agrippa les avant-bras de Selambo tandis que ce dernier s'accroupissait devant lui. Les deux hommes conversèrent aimablement. Pendant ce temps, le brouillard se dissipait autour d'eux, dévoilant l'étendue d'un coteau parsemé de douzaines d'autres *yogwas*, la plupart en meilleur état que celui de Kugwarak. Alignées autour des *yogwas* se dressaient autant d'habitations plus petites appelées *homias* : les huttes de femmes.

– Parle-moi de la fête du cochon qui vient d'avoir lieu à Ombok.

Des mouches furetaient dans la barbe grisonnante de Kugwarak tandis qu'il parlait.

– Ça a été une étrange fête, répondit Selambo, un sourire narquois aux lèvres. Nous venions tout juste de finir de consacrer un nouveau fétiche de vengeance dans la maison des esprits *dokwi* lorsque...

Selambo regarda autour de lui pour s'assurer qu'aucune oreille indiscreète n'écoutait :

– ...lorsque mon ami Buli d'Ombok me donna un gros morceau de porc cru et me dit : « Coupe-le pour que ces hommes le fassent cuire ». J'ai pris un bambou à bord tranchant et j'ai commencé à couper, mais ma lame a heurté quelque chose au centre. Je me suis dit : *Il n'y a pas d'os dans cette viande ; pourquoi suis-je incapable de la trancher ?* J'ai regardé à l'intérieur et devine ce que j'ai trouvé enfoui dans la viande.

– La pointe d'une flèche en bambou ! gloussa Kugwarak d'un air entendu.

– J’ai levé les yeux vers Buli et j’ai vu qu’il me regardait du coin de l’œil.

– Évidemment ! lança le vieil homme.

– J’ai remarqué ensuite que Buli avait distribué des morceaux de porc semblables à des hommes d’autres villages pour qu’ils les coupent. Je les ai observés tandis que l’un après l’autre ils faisaient la même découverte que moi. Buli avait dissimulé une pointe de flèche dans chaque quartier !

– Vous avez donc tous été invités à vous joindre à lui pour un raid !

– Oui ! Le silence s’est abattu sur nous à mesure que la nouvelle se répandait. Puis Buli a révélé son plan.



De la fumée s’échappait des *yogwas* et des *homias* aux toits surmontés de piques. Elle enveloppait Nindik qui courait vers sa maison. Hwim – c’était le nom donné au village – s’éveillait d’un bout à l’autre. Des femmes portant des enfants sur le dos et des bâtons de bêchage à la main quittaient le hameau et descendaient bruyamment travailler dans les jardins de patates douces. De jeunes garçons s’entraînaient à envoyer des lances miniatures à travers des boucles de rotin projetées dans les airs. Le dos voûté, assis à l’extérieur de leurs *yogwas*, des hommes attachaient des pointes de flèches en bambou à des cannes blanches – un geste qui ne présageait rien de bon.

Plus bas au nord et ornant une corniche, Sivimu, le village frère de Hwim, capturait la lumière dorée du matin sur une centaine de toits coniques. Entre les villages jumeaux, sur un monticule distinct appelé Yarino, s’élevaient deux structures sinistres dont la hauteur et la circonférence étaient presque deux fois supérieures à celles de l’habitat yali ordinaire. Il s’agissait de *yogwas* très spé-

ciaux, dédiés chacun à l'une des deux sortes d'esprits reconnues par le peuple yali.

Le bâtiment établi sur le terrain le moins élevé renfermait un musée d'objets sacrés et était dédié aux *dokwi*, c'est-à-dire aux esprits des ancêtres qui, ayant été tués à la guerre, revenaient sans cesse harceler les vivants pour se venger. C'est pourquoi, en langue yali, on l'appelait *dokwi-vam* : maison des *dokwi*.

La seconde structure, dressée au sommet du tertre, était un temple des *kembu* – des esprits non humains qui dirigeaient le cosmos yali. Derrière le temple s'étendaient un bosquet de pandanus et de pins sacrés, ainsi qu'un jardin saint dont le produit ne pouvait être mangé que par les « hommes de la connaissance », un groupe fermé d'anciens, seuls détenteurs des redoutables secrets de la vie et de la mort.

Encerclant le temple, le bosquet et le jardin dont il accentuait ainsi l'importance, un mur de pierres blanches irrégulières avait été construit de manière anarchique. Les Yali nommaient ce mur et tout ce qu'il englobait *osuwa* : « lieu sacré ». Depuis une époque lointaine dont aucun Yali vivant ne pouvait se souvenir, le tertre Yarino et le *kembu-vam* qui le couronnait se trouvaient au centre de la vie religieuse de Hwim, de Sivimu et des hameaux alliés.

Le *kembu-vam* n'avait été reconstruit, et le mur d'enceinte restauré, qu'une fois par génération. Kugwarak, le vieux grand-père de Nindik, et Marik, son protégé, étaient les derniers anciens à avoir rebâti le *kembu-vam* et réparé le mur de pierres. Ils s'y étaient attelés quelques années auparavant lorsque Kugwarak était encore dans la fleur de l'âge. Depuis cette époque, les hommes de Hwim et de Sivimu appelaient respectueusement le tertre Yarino « l'endroit de Kugwarak et Marik ».

Mais pour les femmes, y compris la petite Nindik, « l'endroit de Kugwarak et Marik » était source de terreur. Combien de fois Nindik n'avait-elle entendu ce sévère avertissement : « Toute femme ou toute fille qui franchira ce mur, ou le touchera seulement, devra être jetée dans les rapides de la rivière Heluk ! Même les

garçons qui n'auront pas encore été consacrés aux esprits *kembu* devront mourir s'ils posent le pied sur le sol sacré ! »

Nindik frissonna et évita soigneusement d'emprunter un sentier qui menait près de l'*osuwa*. Avec un nouveau frisson, elle se souvint que son cousin Foliek avait bien failli être exécuté pour avoir été surpris en train de manger un champignon qu'on le soupçonnait avoir cueilli à l'intérieur du redoutable mur.

Au détour du chemin, la petite Nindik aperçut son oncle Kilohe qui grimpait sur le toit de son nouveau *yogwa* prêt à être couvert de chaume. Deko, un autre de ses oncles, était assis sur une pierre à côté du logement neuf. Il tenait un pieu que son frère Bukni taillait à la hache afin d'en faire une flèche pour le toit de Kilohe. Nindik se mêla timidement à un groupe d'enfants qui les observaient.

– Père Bukni, risqua l'un des enfants (tout ancien pouvait être appelé « père » en yali), pourquoi faut-il qu'une pique en bois s'élève du toit ?

La question avait été posée par le petit Yekwara. Il avait déjà interrogé sa mère à ce sujet, mais elle lui avait répondu : « Ne me pose pas ce genre de questions. Je suis une femme. Demande aux hommes ».

« Père » Bukni, un homme au visage sympathique, posa sa hachette et regarda Yekwara curieusement. Puis il plissa les yeux en scrutant le ciel qui s'éclaircissait et déclara :

– Au cas où le ciel tomberait, tu n'aimerais pas qu'il touche le toit directement, n'est-ce pas ? Eh bien la flèche est là pour le percer et ralentir sa chute.

Bukni, l'air sérieux, poursuivit son travail tandis que chacun des enfants contemplait la voûte céleste avec anxiété en se demandant : « Le ciel peut-il réellement tomber ? »

Bukni reposa ensuite son outil pendant que Deko se remettait debout et tendait à Kilohe la longue pointe aiguisée. Les enfants regardèrent intensément Kilohe grimper au sommet du toit et

enfoncer l'une des extrémités du pieu dans la petite ouverture où convergeaient tous les chevrons.

Les enfants se dirent alors qu'il était bien possible que le ciel vienne à tomber. Yekwara murmura un secret :

– Si ça avait été une maison pour l'esprit *kembu* de notre village, ils auraient d'abord mis de la graisse de porc dans le trou avant de fixer la pointe. Je les ai vus faire quand ils ont reconstruit le *kembu-vam* à Balinga.

La plus âgée des enfants, la jolie Alisu, fille de Kilohe, étouffa un cri et plaqua sa main sur sa bouche en entendant les paroles de Yekwara :

– Tu n'aurais pas dû regarder une telle chose Yekwara. Tu n'as pas encore été consacré au *kembu*. Si un prêtre t'avait remarqué, il aurait frotté le sang d'un porc sur tes yeux pour tout remettre en ordre.

Nerveusement Alisu lança un coup d'œil à son père et à ses oncles pour s'assurer qu'ils n'écoutaient pas. Ils étaient absorbés dans leur tâche.

– Et tu ne dois jamais dire ce genre de choses à Nindik ou à moi car nous sommes des filles, poursuivit-elle.

Le soleil était haut à présent. À force de regarder vers le ciel, Alisu sentit la transpiration perler sur son front.

– Allons nous baigner sous la cascade, s'écria-t-elle, stoppant pour le moment toutes leurs questions à moitié formulées sur les cieux qui tombent et la graisse de porc sur les toits.

Alisu partit à toute allure vers la fissure à flanc de montage d'où jaillissait une cascade au milieu de la végétation. Nindik, Yekwara et Toli, le petit frère d'Alisu, couraient derrière elle en poussant des cris d'excitation.

Comme ils étaient nus, les garçons sautèrent immédiatement sous la maigre chute d'eau. Alisu et Nindik mirent en revanche un moment à détacher leurs jupes. Tout en posant son vêtement tout

simple sur un rocher, Nindik se retourna pour regarder vers chez elle, là où se dressait le hameau de Hwim envahi par la fumée. Au-delà du village, elle aperçut son grand-père Kugwarak avec Selambo, toujours accroupis sur une saillie au-dessus de la gorge et plongés dans l'une de ces conversations auxquelles seuls les hommes avaient le droit de participer.



– Où frapperas-tu ?

Dans la barbe de Kugwarak, les mouches bourdonnaient d'agacement à chaque fois qu'il parlait.

– À Kobak.

– Quand ?

– Demain, avant l'aube.

– Il est temps que quelqu'un prenne l'initiative, grommela Kugwarak. L'ennemi est resté trop longtemps impuni.

Les deux hommes demeuraient assis à observer, les yeux plissés, le versant opposé de la gorge de la rivière Heluk. Des traînées de fumée marquaient l'emplacement de la demi-douzaine de villages qui composaient l'alliance orientale : l'ennemi.

– Je sollicite une faveur de ta part mon père, continua Selambo. Quand je reviendrai de ce raid, je souhaite consacrer mon neveu à *Kembu*. J'aurai besoin pour cela d'un cochon de choix.

– Tu veux acheter mon dernier cochon ? Je ne suis pas prêt de le vendre ! rétorqua Kugwarak d'un ton catégorique.

– S'il te plaît mon père. Reconsidère la question, supplia Selambo en grattant à nouveau Kugwarak sous le menton.

Soudain, une lueur cruelle, démoniaque, brilla dans les yeux enfoncés de Kugwarak. Sa main flétrie saisit le poignet de Selambo.

– Tu peux avoir mon cochon si..., commença-t-il d'une voix rauque.

Le visage de Selambo se mit à rayonner sous la couche de suie ; l'affaire s'annonçait facile à conclure finalement.

– ... si tu m'apportes en échange un corps humain !



Nindik et Alisu émergèrent en gloussant de la cascade. Ensemble, elles se perchèrent sur un rocher chauffé par le soleil et, dos à dos, débarrassèrent leurs cheveux des gouttes d'eau. Lorsqu'elles furent presque sèches, Toli, petit bonhomme rondlet à la peau brune tendue par la froideur du torrent, se mit à les éclabousser. Alisu le gronda :

– Regarde-toi, Toli. Ton drôle de nez est en train de pousser. Il ressemble à un mille-pattes qui essaie de passer d'une branche à l'autre ! Qu'est-ce qui s'est passé pour qu'il devienne aussi grand ?

Tous les yeux se tournèrent vers Toli qui piqua un fard sous son teint hâlé et regarda chacun d'un air penaud en couvrant son nez de ses mains potelées :

– Ça doit être une abeille qui l'a piqué ! murmura-t-il d'une voix basse.

Les enfants éclatèrent de rire et l'entourèrent en l'éclaboussant.

– Oh, Toli, tu es tellement drôle !

Rassuré, Toli poussa des cris de plaisir et se joignit à la mêlée jusqu'à ce qu'Alisu se retourne et entraîne la troupe le long d'un sentier forestier. Il se dirigeait vers un large rocher surplombant la vallée. Ils s'y assirent en silence pour se sécher au soleil tout en parcourant des yeux un panorama bleu-vert de montagnes, de hameaux et de gorges à la profondeur impressionnante.

Yekwara s'allongea dos à la pierre et contempla le ciel. Au zénith, de minuscules nuages floconneux s'assemblaient en rangées.

– Regardez ! s'exclama-t-il en pointant le doigt vers l'azur. Les *domil-mil* doivent être en train de cultiver leurs jardins !

Tous les enfants s'allongèrent sur le dos et examinèrent les jardins du ciel en se demandant ce que l'on éprouvait lorsqu'on était un *domil-mil*, un de ces petits êtres blancs qui jouaient et travaillaient ensemble, dans la paix, bien haut au-dessus de la terre, et dont le gazouillis des voix pouvait parfois s'entendre dans le vent si l'on tendait bien l'oreille.

La petite voix de Nindik, semblable au pépiement d'un oiseau, mit fin à leur rêverie :

– Si le ciel tombait, qu'arriverait-il aux *domil-mil* ?

Un long silence suivit. Nindik émit un soupir mélancolique :

– En tout cas, j'espère que le ciel ne tombera pas sur *moi* !



Le visage de Selambo trahit le choc subi. La peau de son ventre trembla légèrement. Kugwarak sourit. Ça n'était pas une mince affaire pour un vieux troll comme lui de réussir à troubler un guerrier aussi jeune et fort.

Une soudaine rafale de vent fouetta la saillie où ils se tenaient accroupis. Bientôt la gorge de l'Heluk se remplirait de nuages et de pluie, peut-être même avant midi. Déjà les prémices des masses nuageuses annonciatrices d'une nouvelle tempête s'agglutinaient autour des hautes cimes bleues.

Selambo restait assis sur ses talons, sans mot dire, tandis que le spectre qui lui faisait face continuait de méditer, à moitié pour lui-même :

– Il y a longtemps, lorsque j'étais jeune, nous ne nous contentions pas de *tuer* nos ennemis. Quand c'était possible, nous rameinions leurs corps comme *nourriture* ! Mais vous, les jeunes...

Kugwarak se racla la gorge et cracha sur le sol. Selambo se sentait barbouillé. Il pensait à la rapidité avec laquelle l'ennemi contre-attaquerait sur la pente raide qui descendait de Kobak. Et à la quasi-impossibilité de traîner ou de porter un cadavre jusqu'à la rivière à temps, en devançant l'inévitable pluie de flèches et de lances. À moins... à moins de prendre une très *petite* victime : une femme... ou un enfant.

– Vous, les jeunes hommes, radotait Kugwarak d'une voix sinistre, une fois que vous avez tué, vous n'avez pas le courage d'en faire plus. Vous courez à la maison !

Il lança un coup d'œil à Selambo et ajouta, sarcastique :

– Je suppose que le porc est un substitut autrement plus facile !

Selambo sentit son estomac se nouer davantage. Il grimaça. Puis il aspira l'air à travers ses dents serrées et grimaça à nouveau. Finalement, il se remit sur pied et fit claquer son doigt à la base de son étui pénien, marquant ainsi son admiration pour la témérité du vieil homme.

– Je te ramènerai une victime ou je mourrai en tentant de le faire, vieille racine desséchée !

Kugwarak gloussa. Le gloussement déclencha une toux sèche accompagnée de spasmes qui mirent au supplice le corps ratatiné du vieillard. Selambo tourna les talons et marcha à grands pas le long de la piste pentue qui descendait vers son *yogwa*. Il devait fabriquer de nouvelles flèches avant la tombée du jour.

Tandis qu'il franchissait en se penchant la porte basse de son logement, il entendait encore l'antique apparition produire, du haut du tertre, une hideuse cacophonie de gloussements et de toux.



L'air sévère, ils se dirigeaient à grandes enjambées vers le petit *homia*. Les enfants détalèrent devant eux, semblables aux feuilles que soulève le premier souffle de la tempête. Ils s'arrêtèrent devant la porte de l'humble habitation, leurs longs étuis péniens jaunes semblant s'élancer comme des flèches devant eux.

– Wilipa ! Où est mon fils Yekwara ?

Une voix de femme, fluette et affolée, chevrotait à l'intérieur de l'*homia* :

– Il est allé voir Kilocho finir son toit.

– Il n'est pas ici, mon frère, cria Kilocho du sommet de son *yogwa* à présent partiellement couvert de chaume. Il se baigne sous la cascade.

Un grognement sortit du fond de la gorge de Kebel, un homme puissant au torse large. Il avait prévenu son fils qu'il devait l'attendre près de sa mère dans l'*homia*. C'était un jour terrible pour l'enfant, un jour de préparation à la « percée-de-la-connaissance », mais il agissait comme si c'était un jour ordinaire.

De son rocher, Yekwara regarda vers le bas. Il vit six prêtres – dont l'un était son père, Kebel – s'arrêter devant le petit *homia* qu'il partageait depuis sa naissance avec sa mère, ses tantes et ses sœurs. Tout à coup, il se souvint que son père lui avait curieusement ordonné d'attendre dans l'*homia* et il comprit alors que c'était *lui* que ces hommes cherchaient.

Yekwara frémit. La vue d'un seul de ces avocats des esprits suffisait à susciter la crainte. En apercevoir six au même endroit était terrifiant. Partout où ils se réunissaient, toute autorité et tout pouvoir dans l'univers semblaient craqueler autour d'eux. Les voir emmener d'*autres* garçons pour accomplir leurs objectifs mystérieux était déjà suffisamment inquiétant. Mais à présent, son tour était venu !

Lorsqu'il vit Kebel se retourner brusquement pour se diriger vers la cascade, il sentit s'approcher ce pouvoir menaçant qui

couvait en présence des six prêtres et qui le traquait à présent par le biais de son propre père.

Yekwara gémit. Nindik et les autres le regardèrent, déconcertés. Il se leva alors d'un bond et descendit en courant du rocher. La voix délicate de Nindik cria derrière lui :

– Yekwara ! Où vas-tu ?

Il ne répondit pas mais s'enfuit vers le village en prenant un chemin différent de celui de Kebele. Caché derrière les buissons, il épia les cinq autres prêtres jusqu'à ce qu'ils s'éloignent lentement de l'*homia* de sa mère. Saisissant sa chance, Yekwara bondit des buissons, sauta par-dessus le petit mur de pierres encerclant le village et entra en courant dans la minuscule maison.

Kiloho, toujours à l'œuvre sur son toit, l'aperçut et cria :

– Kebele ! Ton fils vient d'entrer dans l'*homia* de ta femme.

Yekwara devina les pas effrayants qui changeaient de direction et convergeaient vers lui. Il chercha sa mère à tâtons et la trouva blottie dans la semi-obscurité contre le mur le plus éloigné de leur habitation sans fenêtre. Peu à peu, les yeux de Yekwara distinguèrent le visage tendu de Wilipa.

– Ils t'enlèvent à moi, Yekwara, dit-elle, en essayant de paraître résignée.

Mais en prononçant son nom, sa voix avait tremblé.

– Je veux rester avec toi.

– Tu ne peux pas. Ils vont t'emmener. Comme ils ont emmené tous mes fils...

Les pas l'interrompirent.

– Yekwara ! Viens ! appela son père d'une voix basse chargée de colère.

Impulsivement, Yekwara se pelotonna dans le giron de sa mère et se mit à têter car il n'était pas encore sevré. C'est ainsi qu'il avait, sa vie durant, combattu la peur. Et maintenant encore...

– Yekwara ! Viens me voir ! ordonna Kebel.

Yekwara l'ignore. La douceur du lait de Wilipa possédait pour le moment une magie plus puissante que les esprits de son père. Mais Wilipa le repoussa soudain.

– Va avec eux ! siffla-t-elle.

Il essaya de revenir vers sa poitrine mais elle le repoussa encore plus violemment.

– Va avec eux ! L'époque où je te tenais est terminée. Va ! Va et deviens un homme !

Yekwara recula, choqué par ce rejet sans précédent de sa part. Ses larmes jaillirent. Une main robuste agrippa son poignet et le tira hors de l'*homia*.



Tout comme Yekwara, Nindik et Alisu descendirent du rocher puis se perchèrent sur le mur du village pour observer la scène. Elles virent Kebel traîner Yekwara à l'extérieur de l'*homia*. Quand Nindik aperçut des larmes sur les joues de Yekwara, l'effroi transperça son petit cœur. Elle se souvint à nouveau que son cousin, accusé d'avoir mangé un champignon sacré, avait frôlé la mort. Peut-être Yekwara s'était-il immiscé dans des affaires interdites et allait-il être exécuté ?

Oubliant un instant sa peur des prêtres, Nindik se jeta au milieu d'eux et entourra de ses bras la taille mince de Yekwara. Il se retourna et la regarda, le menton tremblant. Les hommes l'arrachèrent brutalement à la petite fille et l'entraînèrent à vive allure. Alisu posa une main réconfortante sur l'épaule de Nindik.

– Ce n'est pas une exécution, lui expliqua-t-elle. Ils vont le préparer à la percée-de-la-connaissance. À partir de maintenant, il est l'un d'entre eux.

– Il ne jouera plus avec nous alors ? demanda Nindik.

Alisu fit non de la tête.

Nindik observa les prêtres tandis qu'ils tiraient le petit Yekwara le long d'une pente raide, au-delà de leur hameau. Durant quelques instants, ils se profilèrent nettement sur la crête, puis ils disparurent de l'autre côté.

Nindik soupira. Un vide étrange lui rongea le cœur. Elle courut vers son *homia*, désireuse de se blottir dans les bras rassurants d'Ongolek, sa mère. L'*homia* était vide. Elle grimpa alors sur l'un des murs du village et scruta un flanc de montagne où s'étagaient des lopins de terre plantés de patates douces. Ce terrain était adjacent au tertre sacré de Yarino où Ongolek avait l'habitude de jardiner.

Rien n'indiquait la présence de sa mère.

– Où est Ongolek ? gémit-elle en s'adressant à l'une de ses parentes qui passait près d'elle.

– Elle s'occupe d'un nouveau jardin.

– Dis-moi où.

– C'est loin d'ici. Tu ferais mieux de ne pas essayer de le trouver.

– Dis-moi seulement où c'est.

– Tu vois la crête où nos pères dansent après avoir tué un ennemi ? Le nouveau jardin se trouve juste en dessous. Es-tu déjà allée là-bas ?

– Non.

– Alors n'essaie pas de retrouver ta mère aujourd'hui. Attends demain pour y aller avec elle. Tu pourrais t'attirer des ennuis.

Nindik attendit que son informatrice ait disparu parmi les *homias*. Puis elle sauta rapidement du mur et, évitant soigneusement de passer près du monticule sacré et de ses deux bâtiments interdits, elle suivit un sentier qui menait à la « crête de la danse de guerre ».



– N’aie pas peur, petit.

Pour toute réponse, Yekwara leva lentement ses yeux bruns et humides. À travers ses larmes, il vit Mena, l’un de ses oncles maternels. La large bouche de Mena, aux commissures tombantes, prononçait des paroles gutturales tandis que ses yeux tantôt s’étrécissaient sous l’effet du mystère, tantôt s’exorbitaient lorsque son ton devenait insistant.

– Dans un petit moment, nous mangerons du porc ensemble mais, auparavant, nous avons un certain nombre de tâches à accomplir.

– Jusqu’à présent...

Yekwara tourna aussitôt le regard vers Kebel, son père, qui poursuivit :

– ... tu as été impuissant, un être insignifiant, vivant avec les femmes, ne sachant rien. Mais maintenant...

Cette fois, la voix retentissante sortait de l’auguste barbe grise d’Helevai, l’éminent grand-prêtre, l’oncle maternel le plus âgé de Yekwara.

– ... tu dois expérimenter la « percée-de-la-connaissance ».

Le regard de Yekwara quitta la barbe broussailleuse et grise d’Helevai pour se fixer sur ses yeux. Des yeux froids, indifférents à tout, sauf à la volonté des esprits. Des yeux qui avertissaient : *Bien que tu sois mon neveu, je t’exécuterais à l’instant même si les esprits kembu l’exigeaient.*

Yekwara trembla et voulut s’enfuir pour rejoindre sa mère mais il était cerné.

Helevai continuait, levant ses bras émaciés vers le ciel qui s’assombrissait :

– La connaissance des esprits *kembu* qui te rendra comme l'un d'entre nous : un seigneur de la terre !

En dépit de ses pressentiments, une crainte mêlée de respect envahit Yekwara à l'écoute des paroles d'Helevai. Les yeux grands ouverts, il dévisagea les hommes puissants qui faisaient cercle autour de lui, en se demandant : *Est-ce que je suis réellement l'un d'eux ?* L'esprit tonifiant qui les unissait commençait à s'immiscer dans son jeune cœur.

Les prêtres aperçurent un changement d'expression sur son visage et, pour la première fois, lui sourirent.

– Nous devons tout d'abord te purifier avec de l'eau, déclara Mena d'un ton neutre. Puis, fouillant du regard les alentours pour s'assurer qu'aucune femme ne les observait, il souleva un lourd ustensile en bambou et s'en servit pour verser de l'eau dans unealebasse évidée.

Ensuite, il plongea une touffe de mousse dans le liquide, la laissa s'imbiber avant de l'élever, ruisselante, au-dessus de Yekwara.



Essoufflée, Nindik gravissait la pente qui menait à la crête de la danse de guerre. Des pans de ciel bleu diminuaient puis disparaissaient à mesure que de lourds nuages envahissaient la gorge. Mues par des rafales de vent, des herbes coupantes lui fouettaient les jambes. Elle marqua une hésitation en constatant que le versant ennemi de la vallée paraissait extrêmement proche vu de cet emplacement stratégique. Mais sa mère avait pris ce chemin ; il devait donc être sûr. Elle marcha jusqu'à l'endroit exact où les guerriers se retrouvaient après leurs raids pour célébrer leur victoire sous les yeux de leurs ennemis écumant de rage.

Déroutée, Nindik scruta à droite et à gauche les versants opposés de l'arête dans l'espoir d'apercevoir sa mère. Les pentes

qui s'offraient à sa vue étaient désertes. *Il y a plus de jardins sur le côté nord de la crête*, se dit-elle.

Elle descendit en trotinant le long du versant nord. Elle avait désormais perdu de vue son village. Le grondement perturbant de l'Heluk retentissait de plus en plus fort.



– Avec cette eau, Yekwara, nous avons lavé ta peau de la saleté ordinaire, murmura à son oreille d'enfant Mung, le plus jeune frère de sa mère.

Le front de Mung se plissa avec sévérité lorsqu'il ajouta :

– Mais il y a encore quelque chose sur ta peau que l'eau ne peut pas enlever.

Yekwara contempla avec curiosité le large visage de Mung. Il vit ses yeux plissés s'écarter soudain, révélant un regard d'une terrifiante intensité.

– La tache du sang de ta mère ! cria-t-il d'une voix râpeuse. Elle est sur toi depuis ta naissance ! Tant qu'elle restera, les *kembu* ne pourront pas t'accepter !

Une sensation d'impureté inonda Yekwara. Il avait eu l'intention de demander la permission de retourner auprès de sa mère pour qu'elle le nourrisse mais il décida de ne rien en faire. Kebel, son père, avança d'un pas, se détachant du cercle de silhouettes accroupies. Il éleva un petit sac en filet, rempli de feuilles.

– Les esprits *kembu* n'ont révélé le nom que d'une seule substance capable d'éliminer la contamination du sang des femmes : le jus de la feuille de *musan*.

S'accroupissant à côté de Yekwara, Kebel ouvrit le sac en filet. Mena et Mung prirent des poignées de feuilles de *musan* et les écrasèrent dans leurs mains jusqu'à ce que de l'huile fasse

briller leurs doigts et leurs paumes. Ils frottèrent ensuite la peau de Yekwara afin que tout son corps luise du jus de *musan*.

– À présent, pour la première fois, *Kembu* jette un regard favorable sur toi, mon fils, déclara Kebel.

(Il utilisait le terme générique *kembu* comme nom propre, de la même façon que notre terme générique « dieu » peut devenir un nom : Dieu.)

– À partir de maintenant, le grand-prêtre est enfin en mesure de te oindre de la graisse d'un porc sacrifié depuis fort longtemps à *Kembu*.

Tandis que Kebel finissait de parler, Helevai, le prêtre à la barbe grise, se leva ; ses mains, semblables à des serres, tenaient chacune une boule de graisse de porc partiellement fondue et dégoulinante. Sa silhouette se découpant sur les nuages noirs, le vieil homme s'approcha de Yekwara en tanguant. De froides bourrasques de vent balayaient la clairière. Des tourbillons de poussière couraient tout autour des hommes du conseil, toujours accroupis.

Un éclair brilla derrière Helevai qui se dressait, menaçant, au-dessus de Yekwara. Le tonnerre gronda comme si le ciel avait déjà une défaillance.



Nindik lançait des coups d'œil anxieux à droite et à gauche tandis que l'écho du tonnerre résonnait autour d'elle. Elle avait descendu une longue distance et n'avait toujours pas retrouvé sa mère. La pensée de rentrer seule chez elle, dans une telle tempête, la terrorisait.

– Ongolek ! appela-t-elle.

Le faible écho de sa voix se répercuta d'une paroi indistincte à l'autre. Elle continua de descendre en trébuchant le long du chemin étroit.

– Ongolek !

À présent le vent emportait le nom de sa mère et ne ramenait aucune réponse.

– Ongolek !

La panique vibrait dans sa voix. Elle leva les yeux vers la corniche qu'elle venait de quitter. L'endroit lui paraissait maintenant affreusement haut. Des volutes de brume entouraient la crête. Si le brouillard s'épaississait, elle ne parviendrait plus à distinguer le chemin du retour. *Il faut que je trouve Ongolek*, se dit-elle intérieurement et elle se remit à dévaler la pente.

Un nouvel embranchement lui apparut. Elle choisit la voie de gauche. Devant elle, au sommet d'un tertre, se dressait un bosquet de pins – des casuarinas – entouré d'un mur de pierres. Peut-être sa mère se trouvait-elle de l'autre côté. Nindik gravit le mur et courut entre les pins. Le tonnerre gronda de façon sinistre, comme si *Kembu* lui-même la menaçait. Les pins imposants chuchotaient entre eux ; ils avaient l'air de discuter de sa présence. À l'intérieur du mur, elle trébucha sur les ruines pourries d'un vieux bâtiment depuis longtemps effondré. *Qui a osé construire un yogwa ou un homia aussi près de l'ennemi ?* se demanda-t-elle.

– Ongolek ! cria-t-elle.

Pour toute réponse, le vent agita une branche de pin qui vint gifler son visage inondé de larmes. Accablée de solitude, Nindik se remit à pleurer, mêlant le nom de sa mère à ses sanglots.

Elle ne pleurait que depuis quelques minutes lorsqu'une silhouette noire, attirée par son dernier hurlement, émergea du fin fond du bosquet et se hissa à grand-peine au sommet du monticule. La silhouette tituba dans sa direction.

Nindik vit l'homme surgir du milieu des pins. Elle se figea. C'était Andeng, le grand-prêtre de Sivimu, le village frère de Hwim.

Andeng essuya la transpiration qui coulait sur ses yeux et regarda sévèrement la minuscule forme qui se tenait sur le sol sacré.

Il espéra contre toute espérance qu'il s'agissait d'un jeune garçon ayant déjà été consacré à *Kembu*, et non d'une fille. Son cœur se serra lorsqu'il vit la jupe en fibres végétales qu'elle portait.

Il faisait plus sombre maintenant. Les épines de pin filtraient de froides gouttes de pluie qui éclaboussaient le sol. Andeng soupira. La petite debout devant lui ne connaissait sans doute que l'interdiction de pénétrer dans le lieu sacré entourant le sanctuaire de *Kembu* dans son propre village. Elle ne pouvait deviner que les planches pourries gisant à ses pieds étaient les vestiges d'un temple encore plus saint, reconstruit une fois par génération seulement, pour des cérémonies spéciales. C'était le temple du *kwalu*, la troisième des quatre cérémonies sacrées du peuple yali.

Andeng avança précipitamment, la poitrine gonflée par l'émotion. Un devoir solennel lui était imposé. Pour éviter la survenue d'une tragédie de ce genre, les ancêtres avaient choisi ce tertre reculé, dans une gorge obscure, loin de toute zone habitée ; malgré tout, cette malheureuse enfant égarée était parvenue à pénétrer dans le lieu sacré du *kwalu*.

Nindik retint sa respiration et s'éloigna à reculons d'Andeng. Il l'empoigna et la tira violemment hors de l'enceinte de pierres.

– Pourquoi es-tu venue ici ? gronda-t-il indigné.

– Je suis triste parce que je n'arrive pas à retrouver ma mère, répondit Nindik en sanglotant.

– Comment s'appelle ton père ? interrogea Andeng.

– Sar.

Andeng jeta l'enfant sur son épaule et lui fit rapidement regagner le sentier.



Yekwara eut étrangement chaud grâce à la graisse de porc fondue dont Helevai avait enduit tout son corps, le protégeant ainsi

du vent frais. Mung et deux autres de ses oncles maternels s'approchaient à présent de lui, portant chacun un *sum* (ou sac en filet) vide. Ils enlevèrent doucement les liens des trois sacs au-dessus de la tête de Yekwara et drapèrent le dos et les épaules de l'enfant.

Ensuite Mung couronna fièrement son neveu d'un bandeau de cauris blancs étincelants, et attacha convenablement les liens des trois sacs en filet. D'autres oncles le parèrent d'un inestimable collier de minuscules cauris, appelé *walimu*. Il s'agissait de longs sautoirs tressés faits de coquillages plus grands et qui pendaient presque jusqu'au sol, et d'un gros morceau de coquillage à écoper qui lui couvrait le torse.

– Tu es devenu un splendide jeune homme ! gloussèrent les membres du conseil.

– Mais il y a toujours de la peur dans tes yeux, déclara Mung avec sévérité. Un *seigneur de la terre* ne doit pas laisser voir sa peur.

Mung se dirigea vers un arbre qui se dressait à proximité et dégagea de ses branches une lance noire de trois mètres de long. Il fixa soudain sur le petit Yekwara un regard cruel. Il s'accroupit puis avança vers lui d'une démarche sinueuse, en accélérant.

– Voilà à quoi ressemble la confrontation avec l'ennemi, murmura Kebe. Ne montre pas ta peur !

Dans un hurlement, Mung projeta sa lance dont la pointe manqua l'épaule de Yekwara de quelques centimètres. Tremblant de terreur, Yekwara alla se tapir derrière son père. Les anciens éclatèrent de rire et crièrent :

– Essaie encore ! Il va apprendre.

Cette fois, c'est Mena qui attaqua à travers la clairière balayée par le vent. Il avait bandé et armé d'une flèche son grand arc en bois de palmier.

– Fais-lui face Yekwara ! Fais-lui face ! Ne te retourne pas !

Yekwara sentit son sang se glacer. Il ferma les yeux et se couvrit le visage de ses mains, jusqu'à ce qu'il entende la corde de l'arc vibrer contre la flèche et comprenne qu'il ne s'agissait que d'une feinte. Les hommes éclatèrent à nouveau de rire et Yekwara rit avec eux, faiblement. Ainsi donc, ça n'était qu'un jeu, une leçon.

– Encore ! Encore ! hurlèrent-ils. Il apprend.

Yekwara garda les yeux ouverts cette fois et poussa des cris d'excitation lorsque Mung s'approcha à petits trots pour jeter sa lance. Il parvint à limiter sa réaction à un simple tressaillement quand l'arme fendit l'air près de son épaule gauche.

Des éloges, et non des rires, fusèrent. Yekwara s'arma de courage pour affronter Mena et l'envoi de la seconde flèche. Il était déterminé à ne pas montrer sa peur.



À travers la bruine, Andeng transporta Nindik solennellement jusqu'au centre de Sivimu et la déposa devant l'*homia* de sa femme.

– Qui est cette enfant ? demanda un prêtre de moindre importance.

Andeng fit un pas de côté et murmura :

– C'est la fille de Sar. Je l'ai trouvée à l'intérieur de l'osuwà qui porte le nom de Ninia.

L'autre homme soupira, l'air sombre.

– Tu étais à côté de la rivière. Pourquoi ne l'y as-tu pas jetée ?

Son père pourrait m'accuser de l'avoir tuée pour un autre motif. Il n'y avait pas de témoin. Il vaut mieux qu'ils fassent ça eux-mêmes. Mais il faut que ça ait lieu avant la tombée de la nuit, sinon la fureur de *Kembu* s'enflammera. Passe le mot rapidement à son père. Dis-lui de venir la chercher.

Le prêtre partit en courant vers Hwim.

Owu, la femme d'Andeng, avait surpris l'échange de propos. Elle se tourna tristement vers Nindik.

– Tu appartiens à Ongolek, n'est-ce pas ?

Nindik hocha la tête en tremblant. *Pauvre petite fille*, soupira la femme, qui la fit entrer dans l'*homia* bien chaud.



Le conseil des anciens escorta Yekwara jusqu'au *yogwa* de son père et, suivant un rituel élaboré, le porta pour lui faire franchir le seuil. C'était la première fois qu'il entra dans l'habitation d'un homme et l'étrangeté des lieux lui inspira tout d'abord de la répulsion. Des morceaux de cochon rôti étaient disposés sur des feuilles de bananier autour d'un foyer central aux flammes vacillantes.

Leur odeur alléchante dissipa rapidement le dégoût suscité par la bizarrerie de l'endroit. Fièremment campé sur le sol dur et sec au milieu des six prêtres, Yekwara partagea avec eux le repas, en savourant le bonheur d'être accepté dans leur monde. Peu à peu, il fut gagné par leur orgueil viril indomptable.

Après le festin, ses oncles lui tendirent un arc et des flèches et le conduisirent jusqu'au rocher où, un peu plus tôt, il se faisait sécher au soleil en compagnie d'Alisu, de Nindik et du petit Toli.

– Reste debout à cet endroit avec ces armes jusqu'à ce qu'il fasse nuit, lui ordonna Mung. Lorsque tu seras fatigué, tu ne devras ni t'asseoir, ni t'accroupir. Un seigneur de la terre doit apprendre l'endurance.

Le tonnerre et les éclairs disparaissaient au loin, ne laissant place qu'à une pluie fine et à un brouillard froid et oppressant. Yekwara affronta les éléments courageusement, s'étirant de toute sa hauteur, sentinelle adolescente postée au-dessus de la fumée de Hwim. Bientôt la pluie et le brouillard mêlés commencèrent à

goutter de ses cheveux, de ses sourcils, de son nez, des bandes de cauris et du coquillage à écoper placé sur sa poitrine. Il grelotta.

Mung, Mena et Kebel, son père, s'accroupirent autour de lui. Mung déclara :

– Aujourd'hui, tu n'as appris que la première des quatre expériences sacrées de l'âge d'homme : la cérémonie appelée « te placer dans le *yogwa* ». Tu apprendras bientôt la deuxième qui est bien plus sacrée. Son nom est : « te placer dans *Kembu* lui-même ».

Mena se pencha sur Yekwara, s'approchant très près, comme pour lui faire une confidence.

– Lorsque de nombreuses lunes se seront succédé, nous t'enseignerons le *kwalu* : une cérémonie tellement sainte qu'elle ne peut pas être accomplie près d'un village où se trouvent des femmes. Nous descendrons jusqu'au tertre caché dans la gorge, à *l'osuwa* que l'on appelle Ninia. Là, nous rebâtirons la maison effondrée de *Kembu*, exprès pour ta génération. Nous te « placerons dans le *kwalu* » et tu apprendras le secret de la santé qui émane de *Kembu*.

Tandis que Yekwara écoutait, stupéfait, ces paroles, des gémissements se firent entendre. Du nord, du village de Sivimu, il vit trois hommes s'approcher en procession, l'un d'eux portant un enfant sur son épaule. Il les reconnut rapidement. Celui qui portait l'enfant était Sar. L'enfant sur son épaule était Nindik. Les deux autres hommes étaient ses oncles, Deko et le sympathique Bukni.

– Pourquoi gémissent-ils ? se demanda-t-il.

Kebel reprenait à présent le discours :

– Mais le *kwalu* n'est pas non plus le secret de nos ancêtres le plus profondément caché. Pour transmettre le plus enfoui des secrets, après de nombreuses lunes supplémentaires, nous préparerons une fête tellement sacrée qu'elle ne peut pas avoir lieu près des chemins où marchent les femmes, ni près des jardins où elles travaillent.

Kebel pivota sur ses talons et désigna du doigt les hautes cimes, enveloppées pour l'heure de sombres nuages. Sa voix s'emplit d'un respect intense, teinté de crainte :

– Là-haut, mon fils, très haut dans les forêts moussues où les yeux des femmes ne se sont jamais posés, où *Kembu* demeure dans le silence et où les marsupiaux sacrés se cachent, nous transmettrons à ta génération la même expérience sacrée que celle qui nous a été transmise par notre père : le *morowal* !

– Qu'est-ce que le *morowal* ? s'enquit Yekwara, les yeux toujours fixés sur Nindik et son escorte en pleurs.

– C'est le secret de l'origine de l'humanité ! T'es-tu jamais demandé comment nous avons été créés ?

– Non.

– C'est un grand mystère ! L'expérience la plus élevée de l'humanité est de connaître le secret de notre propre...

Le cri d'une femme interrompit Kebel. Yekwara vit Ongolek, la mère de Nindik, gravir le sentier qui la ramenait des jardins en contrebas, là où elle venait de travailler.

– Mari ! Qu'est-il arrivé ? interrogea-t-elle.

Sar ne répondit rien mais enjamba résolument le mur de pierres de Hwim. Ce fut Bukni qui se tourna vers elle pour lui répondre à voix tellement basse que ni Nindik, ni Yekwara, ni aucun des maîtres de ce dernier ne put entendre.

Ongolek lâcha son bâton de bêchage et son sac en filet et se jeta en hurlant dans la boue qui bordait le chemin. D'autres parents de Nindik sortaient à présent de leurs *yogwas* ou de leurs *homias* en chantant une mélodie funèbre entrecoupée de faibles cris pendant que Sar et sa fille traversaient le village.

L'angoisse transperça Yekwara.

– Nindik ! cria-t-il.

Reposant toujours sur l'épaule de son père, la fillette se retourna et tenta d'apercevoir Yekwara à travers la brume. Il s'élança vers elle mais les trois hommes lui saisirent les bras.

– Tu dois tenir bon jusqu'à la nuit tombée ! lui rappela Mena.

– Pourquoi pleurent-ils à cause de Nindik ? demanda-t-il.

Il n'avait pas oublié la compassion qu'elle lui avait témoignée le matin même lorsqu'il avait eu si peur. Il voulait à son tour la soutenir.

– Je vais leur demander mais tu dois rester ici, l'avertit Kebel avant de descendre vers le village.

Il revint bientôt et déclara gravement :

– Nindik a profané Ninia, le lieu saint.

Mung et Mena aspirèrent une goulée d'air en faisant la grimace.

– Que vont-ils lui faire ? interrogea Yekwara à voix basse.

– Elle va être jetée dans l'Heluk !

Yekwara écarquilla les yeux d'inquiétude. Les paroles de son père prirent ensuite toute leur signification dans son esprit. Ses lèvres tremblèrent et ses yeux s'emplirent de larmes.

– Non, mes pères ! Ils ne doivent pas supprimer mon amie !

Les trois hommes se regardèrent mutuellement avec gravité. Les yeux de Mung s'écartèrent à nouveau lorsqu'il déclara :

– Son propre père veillera à ce qu'on la tue !

– Comment peut-il faire une chose pareille ? sanglota Yekwara. Et comment pouvez-vous le laisser accomplir un acte aussi terrible ?

– Ne comprends-tu pas, Yekwara ? Le cœur de son père est depuis longtemps planté en *Kembu*. Nous avons connu l'émerveillement à la fois du *kwalu* au bord de la rivière et du *morowal*

sur la montagne. Nous ne pourrions écarter le commandement des temps anciens qui ordonne la mort de toute profanatrice d'un lieu saint.

Yekwara hésitait entre le rejet et l'acceptation de ces paroles apparemment pleines de sagesse. Une pensée jaillit soudain dans son esprit, le poussant à formuler une demande désespérée.

– Ne pourrait-on pas simplement frotter du sang de porc sur ses yeux ? implora-t-il. Est-ce que ça ne rétablirait pas les choses ?

Yekwara ne pouvait pas savoir qu'il était né dans l'une des sociétés les plus religieusement fanatiques qu'ait connues l'Histoire, et que toutes ses protestations en faveur de Nindik n'aboutiraient à rien.

– Mon fils, mon fils ! le réprimanda KebeL. S'il y avait un moyen de la sauver, nous y aurions songé nous-mêmes. Aurais-tu la présomption de nous enseigner, à nous, les voies de *Kembu* ?

Le désespoir se mêla à l'embarras dans le cœur de Yekwara. KebeL poursuivit :

– Les commandements de *Kembu* sont contenus dans les *wene melalek*, les « paroles anciennes ». Depuis l'origine de l'humanité, toutes les générations ont récité les *wene melalek* à leurs enfants au moment de les « placer en *Kembu* ». Si jamais l'humanité abandonnait les *wene melalek*, *Kembu* abandonnerait l'humanité. Sais-tu ce que cela signifierait ?

Yekwara secoua la tête et tout son corps se mit à frissonner de froid et de tristesse. KebeL étendit le bras et balaya d'un geste circulaire les alentours de Hwim, là où poussaient les patates douces dans des terres gorgées de pluie et noyées de brouillard.

– Cela signifierait que ces jardins produiraient de moins en moins. Les cochons tomberaient malades et mourraient. Les enfants tels que toi deviendraient des adultes faibles et trop chétifs pour défendre nos villages !

La voix de KebeL monta d'un ton.

– De gros nuages et de la pluie voileraient le soleil, la lune et les étoiles jusqu’à ce que les hommes commencent à se demander si les sources de lumière existent encore. Des tremblements de terre sèmeraient l’effroi. Des glissements de terrain anéantiraient nos villages et emporteraient des jardins entiers dans la rivière ! C’est déjà arrivé et cela pourrait se reproduire ! Notre peuple a appris à ne pas abandonner les *wene melalek* !

Kebel s’accroupit en face de Yekwara et regarda son fils droit dans les yeux – des yeux qui s’emplissaient de larmes.

– D’après les *wene melalek*, si une femme ou une fille regarde une cérémonie sacrée, un porc doit être tué à sa place et le sang de l’animal doit être frotté sur ses yeux. Mais si elle pose le pied sur le sol de *Kembu*, c’est elle qui doit mourir ! Tu comprends ?

Accablé de douleur, Yekwara fixait son père. Après un long silence, il répondit :

– Oui.



Nindik sentait les larmes de Sar et d’Ongolek lui brûler les épaules. Elle entendait leur mélodie étouffée et les sanglots que les autres membres de sa famille retenaient.

Finalement, elle posa la question qui se formait peu à peu dans son esprit d’enfant :

– Père, pourquoi tout le monde est-il triste ?

La question ne reçut pas de réponse mais la mélodie funèbre se fit plus forte. Elle ouvrit à nouveau la bouche :

– Père, pourquoi pleurez-vous ?

– Parce qu’une personne que nous aimons est en danger, réussit-il à dire entre deux sanglots convulsifs.

Nindik s'apprêtait à demander son nom lorsque quelqu'un dont le visage ruisselait de larmes lui mit dans la main une patate douce cuite en lui disant :

– Ne pose pas de question, petite. Mange ça.

Nindik n'avait pas mangé depuis le repas qu'elle avait partagé avec Kugwarak à l'aube. Elle attrapa la patate brûlante et mordit avidement dedans. Son oncle Deko était assis à côté de la petite porte rectangulaire de l'*homia*. Il observait le ciel menaçant.

– Il va bientôt faire nuit, remarqua-t-il.

– Nous ne sommes qu'au milieu de l'après-midi ! protesta Bukni.

Son visage habituellement doux avait l'air égaré. Il avait les poings serrés comme si sa colère allait éclater.

– Les gens commencent à murmurer contre nous, risqua à nouveau Deko. Ils disent que nous mettons trop de temps.

– Qu'ils attendent ! répondit Bukni d'un ton brusque.

Kiloho posa une main réconfortante sur l'épaule de Bukni.

– Mon frère, quelle que soit la profondeur de notre chagrin, tu sais que nous ne devons pas négliger les *wene melalek*.

Bukni se tourna lentement vers Kiloho. Il ouvrit la bouche mais ne put proférer un son. Sa culture ne disposait d'aucun mot pour exposer ce qu'il voulait dire. Et il ne savait pas non plus comment inventer un nouveau moyen de s'exprimer. Il courba à nouveau la tête et se mit à pleurer.

– Kiloho s'adressa à Sar avec douceur.

– Mon frère, as-tu décidé lequel d'entre nous devra...

Sar frémit et serra avec désespoir Nindik contre sa poitrine. Ongolek protégea sa fille de son corps. De longues minutes s'écoulèrent avant que Sar ne relève sa tête grisonnante. Dans la faible lumière de l'*homia*, tous les membres de la famille réunis restèrent paralysés à la vue de son visage. Jamais encore ils n'avaient vu de

chagrin aussi profondément gravé dans les traits d'un être humain. Sar dit à Kilocho :

– Le feras-tu ?

Et il sentit quelque chose mourir en lui. Kilocho baissa les yeux et répondit en pleurant :

– Non, mon frère. Je suis trop proche.

Sar se tourna alors vers Deko.

– Le feras-tu ?

Deko regarda lui aussi le sol, en réfléchissant à la redoutable responsabilité qui lui incomberait. À la fin, il hocha la tête en signe d'assentiment.

Sar se tourna vers Selan, un autre oncle de Nindik, et répéta sa question. Selan couvrit ses larmes de son avant-bras. Au bout d'un moment, les autres l'entendirent répondre :

– Oui.

Une voix menaçante grogna à l'extérieur de l'*homia* :

– Pourquoi mettez-vous tant de temps ? Si des sécrétions ou du liquide provenant de la condamnée se répandent sur le sol, le coteau tout entier sera maudit !

C'était la voix de Selambo, le puissant guerrier. Nindik ne comprit pas le mot « condamnée ».

Avec un cri d'angoisse, Sar libéra Nindik de son étreinte. Ongolek caressa le front de sa fille une dernière fois tandis que Deko la prenait des bras de son père et l'emportait rapidement hors de l'*homia*. Selan les suivit.

Les deux hommes descendirent le long de la corniche, en direction de l'Heluk. Nindik était assise sur l'épaule de Deko. Des parents s'attroupaient autour d'eux, tendant la main pour toucher Nindik. Alisu courut à son tour derrière les deux hommes.

– Alisu ! Ne lui dis pas ! prévint une vieille femme.

Alisu leva la main et saisit la cheville de Nindik. La petite se pencha pour toucher les doigts de son amie. Nindik voulait lui demander pourquoi tout le monde se comportait aussi étrangement mais Alisu lui tourna le dos et s'enfuit en pleurant à travers la foule avant que la question ne puisse parvenir à ses oreilles. Alisu vit Bukni et tomba dans ses bras, mais il était trop désemparé pour pouvoir la reconforter.

Au-dessus du village, se tenant toujours debout sur le grand rocher, Yekwara frissonna si violemment que son père le prit dans ses bras, de peur qu'il ne tombe.



La foule n'était plus qu'une petite masse sombre, vue du sommet de la crête. Nindik constata que Deko l'avait transportée très bas et elle demanda anxieusement :

– Mes pères, où m'emmenez-vous ?

Deko s'éclaircit la gorge.

– En bas, près de l'Heluk, il y a plein de noix de *werema* prêtes à être cueillies. Nous t'emmenons pour nous aider à les récolter.

À un embranchement du chemin, Selan prit à droite.

– Non, mon frère, l'avertit Deko. Nous devons nous tenir éloignés des jardins, même si ce chemin est plus court.

Ils prirent à gauche.

La pluie avait cessé et le brouillard avait en grande partie quitté la vallée aux trois barrières, laissant une sombre couverture nuageuse que rosissait le soleil couchant. Ils dépassèrent un bosquet de *weremas*. Le grondement sauvage de l'Heluk frappa leurs tympans. Nindik se raidit de terreur.

– As-tu déjà vu la rivière d'aussi près ? demanda Deko.

– Non, dit-elle.

Nous allons te montrer comment, c'est tout près.

– J'ai peur.

L'air résonnait à présent du fracas de la rivière.

– Mes pères, n'y a-t-il pas d'ennemis ici ? interrogea Nindik en jetant des coups d'œil inquiets à droite et à gauche.

– Ils vivent bien au-dessus de nous, de l'autre côté, l'informa Selan, en luttant pour contrôler sa voix.

– Peuvent-ils traverser la rivière ?

– Pas ici, petite sœur. Elle est trop déchaînée, dit Deko. Vois comme elle est en furie ! Tiens-toi ici sur ce gros rocher et regarde l'eau.

Avec précaution, ils installèrent Nindik sur une crête rocheuse qui dominait le cours d'eau. Elle entoura de son bras une jambe de Deko pour se stabiliser au-dessus du flot vertigineux.

– Si vous n'étiez pas avec moi, leur confia-t-elle, j'aurais très peur.

Elle leva ses yeux expressifs vers les visages torturés de ses oncles. Deko et Selan se regardèrent. Un sentiment d'horreur les envahit à la pensée que *le moment de le faire* était arrivé ! Une impulsion quasi incontrôlable s'empara de Selan – l'impulsion sauvage, irrationnelle de prendre sa nièce et de s'enfuir avec elle dans un endroit du monde où son crime ne serait pas connu. Mais, bien évidemment, les cannibales les mangeraient tous les deux. Et même s'ils leur échappaient, les esprits *kembu* les trouveraient et les anéantiraient. Il n'y avait pas d'issue.

Selan jeta un coup d'œil au flanc de montagne qu'ils avaient descendu. Chaque buisson et chaque rocher semblaient remplis d'yeux qui l'observaient sévèrement, craignant de le voir renoncer. Il lança à nouveau un regard désespéré vers Deko, qui dit d'une voix égale : « Prends courage, mon frère ».

Immédiatement après, la détermination illumina le regard de Deko qui siffla : « Maintenant ! »

Simultanément ils se penchèrent et saisirent les poignets et les chevilles de Nindik. Ils l'entendirent haleter de surprise au moment où ils la balançaient en arrière. Quand le mouvement vers l'avant commença, elle se mit à hurler : « Oh, mes pères ! »

Ils la projetèrent de toute la force qu'ils avaient pu rassembler malgré leurs membres tremblants. Son corps fit la roue et la minuscule silhouette aux bras et aux jambes écartés disparut dans les rapides bouillonnants en provoquant un éclaboussement à peine visible.

Le ciel venait de tomber.



Du haut d'un promontoire, Selambo se retourna et annonça à la foule que l'acte effroyable avait été accompli. Il sourit intérieurement. Si la vie de l'enfant avait été épargnée, la bénédiction de *Kembu* se serait retirée de toutes les activités de l'alliance occidentale, y compris du raid prévu contre Kobak. Et aucun guerrier yali n'aurait osé risquer sa vie dans une aventure qui ne pouvait pas bénéficier de la bénédiction de *Kembu*.

À présent le raid pouvait avoir lieu !

Seul sur un promontoire encore plus élevé, en bordure de Hwim, Kugwarak soupira. Il lui faudrait faire cuire lui-même sa patate douce le lendemain matin. La petite fille qui s'occupait de lui n'était plus. Mais ensuite, peut-être vers midi, Selambo reviendrait avec un mets particulièrement délicat pour le réconforter.



## Chapitre 2

# Le raid

Entouré d'ombres dansantes dans le *yogwa* de son père, Yekwara pleurait à chaudes larmes. « Va dormir, mon fils » lui dit Kebel en baillant.

Comment pourrait-il dormir alors qu'en l'espace d'une seule journée, on l'avait retiré du sein de sa mère, on l'avait soumis à une douzaine de rituels effrayants et on avait tué Nindik ? Yekwara sécha ses larmes et ferma ses yeux brûlants. Bientôt, le crépitement régulier de la pluie fine tombant sur le toit de chaume, ainsi que le rougeoiement et la chaleur du feu, le bercèrent au point qu'il s'endormit.

Il n'entendit pas Kebel et ses oncles se lever aux environs de minuit. Les hommes remuèrent les tisons du foyer central et, à la lumière des flammes, entreprirent silencieusement de se peindre mutuellement pour aller à la guerre. Ils utilisaient du jus de baies rouges, de la terre ocre et de la craie pilée blanche. Ensuite, ils s'enduisirent de graisse de porc fraîche pour se protéger du froid de l'Heluk. Enfin, après avoir rassemblé leurs arcs et leurs faisceaux de flèches en bambou, ils se glissèrent dehors sous une pluie tambourinante. Ils allèrent rejoindre des douzaines d'ombres rassemblées à l'extérieur du grand mur de pierres de l'*osuwa*, sur le tertre Yarino. Selambo, dont la stature était de loin la plus impressionnante, appelait les noms des chefs de clans.

« Nous sommes tous ici, sauf les parents de la petite fille, dit l'un des hommes. Ils ont trop mal au cœur ». Selambo vérifia en premier lieu ses armes puis il glissa un petit tube en bambou dans le lobe percé de son oreille. Son contenu lui serait nécessaire pour accomplir la promesse faite à Kugwarak.

Il eut une poussée d'adrénaline qu'il répartit dans ses muscles en sautant en l'air plusieurs fois. Un cri sourd d'exultation s'échappa de ses lèvres, déclenchant chez les autres guerriers des cris similaires. Ils se lancèrent ensuite dans une danse endiablée appelée *siruruk*, au cours de laquelle ils entrechoquèrent leurs arcs. Ils criaient, mais pas à pleins poumons de peur que le brouillard ne transporte le son à travers le défilé et ne prévienne leurs ennemis.

À présent les femmes et les enfants savaient.

Selambo arrêta de danser et partit à tâtons, en longeant un marais qui formait une cuvette juste en dessous de Yarino. La horde armée le suivit. Le long du sentier que Nindik avait emprunté, ils se déplaçaient comme des spectres, en silence. Peu après, Andeng et les guerriers de Sivimu les rejoignirent. Sur la crête dédiée à la danse de guerre, les hommes du village d'Ombok leur adressèrent des reproches : « Pourquoi avez-vous mis autant de temps ? »

Buli prit le commandement et Selambo se plaça deuxième de la file. Après avoir dépassé le bosquet de pins de l'*osuwa* Ninia, ils arrivèrent rapidement aux cavités situées plus bas dans la gorge de l'Heluk. De ce lieu où l'eau écumeuse créait sa propre lumière dans des ténèbres qui, sans cela, seraient restées impénétrables, ils suivirent adroitement une piste instable les menant vers l'amont.

Une heure plus tard, ils parvenaient à un endroit où l'Heluk s'élargissait et devenait suffisamment peu profonde pour permettre le passage à gué les jours où le niveau de l'eau était bas. C'est là que les attendaient leurs alliés des villages de Balinga et Yehera. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis les dernières fortes pluies. Ils *espéraient* que l'Heluk avait à présent suffisamment décréu pour autoriser le passage à gué. Ils n'en seraient sûrs que lorsque le

premier homme aurait entièrement traversé le cours d'eau à pied. Il arrivait souvent qu'une pluie abondante sur les hautes montagnes fasse grossir la rivière tout en laissant la vallée sèche.

Buli et Selambo pénétrèrent en premier dans la blancheur glacée, en tenant une corde en rotin dont l'une des extrémités était attachée à un arbre. Tandis que les hommes restés sur la rive leur déroulaient progressivement le câble en fibres, Buli et Selambo avançaient lentement dans le lit de la rivière. Penchés en avant pour lutter contre la pression de plus en plus forte du courant. Ils se retrouvèrent bientôt hors de vue. Seule la trajectoire de la corde de sûreté indiquait aux observateurs, haletants, que leurs deux compagnons n'avaient pas été entraînés au fond.

Après un moment d'attente anxieuse, la corde en rotin s'éleva légèrement au-dessus du cours d'eau. Les guetteurs se détendirent. Buli et Selambo avaient atteint l'autre rive et étaient en train d'attacher la seconde extrémité de la corde à un arbre.

Les participants au raid entrèrent dans l'eau par petits groupes. Ils laissèrent le courant les mettre pratiquement à l'horizontale tandis qu'ils progressaient en déplaçant leurs mains engourdies le long du câble.

Rassemblés sur le rivage ennemi, ils garnirent rapidement leurs arcs d'une corde et séparèrent leurs flèches jusque-là réunies en faisceaux. Il fallait se préparer pour l'action. Selambo ne s'accorda qu'un instant d'autosatisfaction. La partie la plus difficile de sa tâche herculéenne l'attendait encore. Il maudit l'audace du vieux Kugwarak mais sourit en même temps en savourant à l'avance l'adulation dont il ferait l'objet une fois son exploit accompli – avant la fin de la journée, espérait-il. *Je devrais vraiment remercier le vieux desséché de m'avoir poussé à faire ça*, se dit-il.

Des nombreux risques qu'ils prenaient, un seul était susceptible de perturber un tant soit peu les autres guerriers. Si, au point du jour, ils mettaient trop de temps à faire tomber une victime dans une embuscade puis à la tuer, les ennemis pouvaient découvrir la

corde de sûreté, la couper puis préparer une contre-embuscade avant leur retour. Les hommes qui pesaient lourd, comme Buli et Selambo, gardaient de bonnes chances de retraverser la rivière. Mais les hommes plus légers perdraient pied s'ils n'avaient pas la corde pour s'accrocher. Une fois perdue, elle ne serait plus récupérable. Et aucun des guerriers ne savait nager. Pire, au détour du prochain coude, le lit devenait par endroits plus profond et le courant plus violent.

À la suite de Buli, ils grimpèrent en file indienne dans la froide obscurité de la forêt étrangère.



Heruluk, une toute petite femme du village de Kobak, sortit craintivement de son *homia* et, frissonnante, se tint debout dans la fraîcheur matinale, les bras croisés sur la poitrine. Elle avait un minuscule nez mutin et des yeux doux et pensifs qui reflétaient l'éclat orangé de l'aurore. Ses cheveux étaient coupés ras dans le style qu'affectionnaient les femmes yali : seul l'arrière de son crâne s'ornait d'un cercle de cheveux non tondus. Elle portait pour seuls vêtements deux touffes de fibres déchiquetées. L'une se trouvait sous son ventre, l'autre sous ses fesses. Elles étaient maintenues en place par des ficelles passées autour de ses hanches souples.

Heruluk fronça les sourcils en voyant l'aube déployer ses splendeurs. Dans les Snow Mountains, envahies de nuages, il était rare que le ciel fasse étalage de ses brillantes couleurs. C'était un présage de mort pour les habitants de la région.

– Comme c'est triste, Maho, dit-elle tout haut. Quelqu'un va mourir aujourd'hui. Le ciel est rouge.

Maho, une femme plus âgée, sortit aussi de l'*homia* et cligna des yeux d'un air endormi.

– Au moins nous pouvons commencer à travailler au jardin de bonne heure, répondit-elle.

Maho portait un grand sac en filet le long de son dos. À l'intérieur, au niveau de ses reins, son plus jeune enfant était couché comme dans un berceau sur un coussin de feuilles douces. Elle tenait dans une main son bâton de bêchage usé et dans l'autre une cape en feuilles de pandanus entrecroisées au cas où les averses de l'après-midi la surprendraient.

Pourvue du même équipement, Heruluk suivit Maho à l'extérieur du village. Su, la fille aînée de Maho, se joignit à la procession. Plusieurs centaines de mètres plus bas, à un endroit où le village restait cependant visible, leur jardin les attendait le long d'une rangée d'arbres.

Aucune femme yali n'aimait jardiner en bas d'une côte, sur le chemin de l'Heluk, à cause des risques d'embuscade. Mais de fortes pluies étaient tombées pendant une éternité et avaient emporté la plupart des sols fertiles qui s'étaient retrouvés à une altitude inférieure. Il fallait bien que certaines prennent des risques pour nourrir les bouches affamées.

Maho emprunta le sentier, suivie de Heruluk qui fredonnait un air yali empreint de tristesse.

Selambo les vit arriver, descendant bruyamment et lentement de la crête ornée de huttes. Il sourit. Les femmes étaient les proies les plus faciles. Les travaux de jardinage qu'elles étaient constamment obligées d'accomplir y étaient pour quelque chose. De plus, la paresse de leurs maris, qui refusaient de les escorter avec leurs armes, favorisait la réalisation des desseins de l'ennemi.

Selambo remarqua que la fillette était suffisamment petite pour lui permettre d'atteindre son autre objectif, toujours secret celui-là.

Les hommes de Kobak commençaient à bouger à présent. La fumée des feux de cuisson s'échappait des *yogwas* construits les uns près des autres. Mais personne ne regardait vers le bas de la

pente où se préparait l'embuscade. Ces hommes pensaient peut-être qu'aucun ennemi ne tenterait une attaque juste en dessous de Kobak, dont la position stratégique était digne d'une forteresse.

Tandis que les membres du raid s'abaissaient furtivement dans le sous-bois, la plus âgée des deux femmes s'arrêta et retira le sac de son dos. Elle le déposa tendrement à l'ombre d'un buisson et laissa la petite fille s'occuper du bébé. L'endroit était suffisamment près de la mère pour qu'elle puisse revenir allaiter l'enfant s'il pleurait mais suffisamment haut sur la colline pour que la fillette puisse emmener rapidement le bébé en cas de danger.

Déçu, Selambo grimaça. La petite fille était trop loin. Il faudrait donc choisir la plus petite femme.

Lentement Selambo retira de son oreille l'ornement en bambou. *C'est maintenant*, pensa-t-il en voyant les deux femmes reprendre leur descente et s'approcher de plus en plus près. Il retira le bouchon qui obstruait l'extrémité du petit tube de bambou et fit tomber le contenu sur la paume de sa main. C'était un morceau de graisse séchée provenant d'un porc sacrifié longtemps auparavant à *Kembu*. Il le transportait caché dans son ornement d'oreille depuis des années, attendant que son pouvoir magique augmente avec l'âge et qu'il puisse lui venir en aide à un moment comme celui-ci.

Si le fétiche glissait maintenant de ses doigts, ce serait le signe que *Kembu* n'était pas avec lui. Il le prit soigneusement entre ses lèvres puis le cala entre ses dents et sa joue. Au moment opportun, il placerait la graisse de porc entre ses lèvres et la suceraient pour recevoir une force spéciale de la part de *Kembu*.

On disait que d'étranges choses arrivaient aux valeureux guerriers en difficulté qui faisaient appel à leurs esprits *kembu* de cette manière consacrée. Peut-être que Selambo réussirait à s'envoler au-dessus de la gorge pour regagner un lieu sûr (avec la victime qu'il visait). On racontait que des héros yali – Bupu, Mali et Wehendek – l'avaient fait il y avait fort longtemps.

Maho scruta la forêt avec méfiance mais ne vit aucun danger. Heruluk sur ses talons, elle descendit vers la clairière où elle devait jardiner. Elle enfonçait son bâton de bêchage aiguisé dans l'herbe fraîche lorsqu'elle remarqua le visage d'un homme, couvert de jus de baies rouges, qui lui souriait entre les buissons écartés. Au même instant, Heruluk vit une centaine de guerriers peints jaillir de la forêt derrière Maho. Heruluk remonta le sentier en courant et en hurlant. Maho se retourna et entra aperçut Su qui s'enfuyait vers le sommet de la côte, le bébé jeté sur son épaule. Aussitôt après, les deux premières flèches transpercèrent Maho à la taille et la firent tomber le visage contre terre. Tandis qu'elle se tordait de douleur sur le sol, une douzaine d'autres flèches se fichèrent dans son corps. Elle tenta de se lever mais des bâtons de bambou sortaient de sa chair, à la manière qui plaisait aux Yali : « aussi denses que les roseaux dans les marécages ».

Selambo dépassa Heruluk et étouffa son cri en lui transperçant la gorge d'une flèche. Avant qu'il ait le temps de placer un autre projectile dans son arc, un essaim de jeunes guerriers le doubla à toute allure. Hurlant leur soif de sang, ils tirèrent des flèches en direction d'Heruluk au moment où elle s'écroulait sur le sol. Même après la chute des deux femmes, les tirs continuèrent, chaque homme s'efforçant d'atteindre la chair tant qu'elle était vivante. Chez les Yali, l'idéal était que *tous* les membres d'un raid parviennent à faire couler le sang d'un humain.

Selambo attendait, impatient. Ces douzaines de flèches devraient être retirées pour qu'il puisse transporter le corps d'Heruluk.



Dans le silence de Kobak, il y eut un bref remue-ménage pendant que les hommes cherchaient à tâtons leurs armes dans les *yogwas* semi-obscur. Ensuite, tels des frelons en colère jaillissant de leur nid, ils s'extirpèrent rapidement à tour de rôle des ouvertures basses de leurs habitations et dévalèrent la côte en masse.

Certains, dont les arcs n'étaient pas pourvus de corde, s'arrêtèrent un instant pour préparer leurs armes.

Mulip, le mari de Maho, resta près de son feu. Il soignait une jambe boiteuse. Quand un garçon lui cria que deux femmes avaient été tuées, il eut un ricanement sarcastique :

– Bien fait pour elles. Qu'est-ce qu'elles ont ces femmes, à se faufiler sans arrêt hors du village ? Qu'est-ce qu'elles cherchent ? Des amants ?

Le garçon passa à nouveau la tête par la porte du *yogwa* et dit :

– Père Mulip, on dit que l'une d'elles est ta femme !

Mulip fixa le feu en silence. Puis il se mit à pleurer.



Excités par le sang, les jeunes participants au raid semblaient avoir momentanément oublié le village ennemi qui se dessinait, menaçant comme les contours mêmes du destin, sur la crête au-dessus d'eux. Mais Selambo et Buli observaient. Ils virent des guerriers armés grouiller comme des fourmis sur la pente qui descendait de Kobak. Dans quelques instants, des hommes enragés les attaqueraient avec une violence presque surhumaine. Des flèches pleuvraient du sommet de la côte – un avantage stratégique que les Yali craignaient.

Buli et Selambo poussèrent un cri d'avertissement. Les jeunes hommes levèrent les yeux et virent leurs ennemis arriver. Ils prirent cependant quelques secondes pour adresser, triomphants, un hurlement de défi à leurs adversaires qui fondaient sur eux. La dignité ne les autorisait pas à s'enfuir précipitamment comme une femme ou un enfant. Puis ils se retournèrent et, avec une apparente désinvolture, disparurent entre les arbres au pied de la colline, comme s'ils préparaient une embuscade. Mais, dès qu'ils furent hors de vue de leurs poursuivants, ils s'élançèrent à toutes jambes vers la rivière. Leur soif de sang à présent étanchée, ils

brûlaient de l'irrésistible et instinctif désir de simplement survivre au voyage de retour. Si un ennemi avait coupé la corde en travers de la rivière...

Seul Selambo resta. Courbé au-dessus du corps d'Heruluk, il était absorbé dans l'extraction frénétique de poignées de flèches. Lorsqu'il les eut toutes retirées, il leva les yeux. La horde de Kobak avait déjà couvert un quart de la distance qui séparait son village du lieu des meurtres ! L'espace d'un instant, il envisagea de renoncer à son objectif secret mais, aussitôt, le souvenir du regard mauvais du vieux Kugwarak l'atteignit comme une raillerie. Il regarda entre ses pieds la chair terriblement tentante de la femme, passive dans la mort, attendant d'être mangée. Une envie obsédante s'empara de lui : celle de renouer avec le cannibalisme, une tradition en déclin dans son peuple. Si ses ancêtres mangeaient de la chair humaine, il en ferait autant ! Il ne laisserait pas ce corps disparaître dans le feu crématoire de Kobak. Il lui appartenait !

Il hissa le cadavre sur ses épaules.

Ses ennemis le virent et devinèrent ses intentions. Leur hurlement scandalisé parut ébranler la montagne et il supposa qu'ils accéléraient le pas pour le rejoindre. Selambo se retourna et commença à courir avec son fardeau. Il s'attendait à ce que la femme soit moins lourde. Il sentait son sang chaud imbiber ses cheveux emmêlés et couler le long de son torse et de son dos. Situation qu'il n'avait pas prévue ! Le sang la rendait affreusement glissante ! À chaque secousse, la victime se déplaçait sur ses épaules, le déséquilibrant presque. De longues épines le griffaient pendant qu'il traversait le sous-bois comme un ouragan. Des lianes essayaient de le faire trébucher. Des hurlements surexcités provenaient à présent d'autres groupes de *yogwas* ennemis, mais Selambo pouvait à peine les entendre. Le battement du sang dans ses tympanes couvrait pratiquement tout autre bruit, sauf le vacarme de ses pulsations cardiaques. Démon aux yeux fous, à moitié noir sous la graisse de porc et la suie, à moitié rouge sous le sang de sa victime, il vit les derniers de ses compagnons disparaître au-delà de la clairière.

Avec ténacité, il traversa la zone déboisée en titubant, fendit des buissons et faillit tomber d'une falaise. Mais, sous le coup de l'inspiration, il jeta la morte au pied de la falaise, contourna rapidement l'endroit où elle s'étalait dans les buissons et la remit sur ses épaules.

Le morceau de graisse de porc sacrée était toujours derrière ses dents et il pouvait voir les eaux blanches de l'Heluk à travers les arbres en contrebas. Il y avait de l'espoir !

Un vieux mur de pierres lui barrait la route. Il passa en chancelant à travers une brèche causée par un éboulement. Dans sa hâte, il se risqua à sauter dans l'herbe qui poussait de l'autre côté du mur. La secousse provoquée par sa réception sur le sol et la pression soudaine exercée par le poids de la victime contre sa nuque éjectèrent le morceau de graisse de porc sacrée de sa bouche. Au même instant, son pied droit se coinça entre des rochers couverts d'herbe. Selambo s'affala de tout son long et sentit la partie inférieure de sa jambe casser net.

Oubliant le cadavre, il bondit sur ses pieds dans un état de terreur absolue mais s'effondra à nouveau dans l'herbe, au bord de l'évanouissement à cause de la douleur. Il regarda sa jambe et vit qu'elle pendait, inutile, en formant un angle ridicule sous le genou.

Un hurlement rauque, désespéré, jaillit de sa gorge : «Buli !»

Et à nouveau : «Buli ! Aide-moi !» *Ils sont sans doute trop proches de la rivière, pensa-t-il. Le fracas doit les empêcher de m'entendre !*

Comme par miracle, Buli et un autre homme apparurent au milieu d'une rangée d'arbres et le repèrent. Ils demeurèrent indécis quelques secondes. Selambo eut peur qu'ils l'abandonnent et s'enfuient pour sauver leur vie. Mais ils se précipitèrent vers lui et le soulevèrent par les bras.

Presque aussitôt, une flèche vola au-dessus du mur de pierres qu'elle frôla et vint se ficher dans le sol près d'eux. Quelques-uns des ennemis étaient déjà à portée de tir !

– Fais vite ! cria Buli à son aide.

Ils s'élançèrent en avant tandis qu'entre eux deux, Selambo commençait à sautiller désespérément sur un pied.

Une seconde longue flèche en bambou atterrit sur le sol à côté d'eux.

Un autre vieux mur leur barrait le chemin. Ils hissèrent Selambo par-dessus. Trois pas plus loin, Buli entendit un grand bruit sourd et il sentit que Selambo sursautait et lui lâchait l'épaule. Baissant les yeux, Buli vit la hampe d'une longue flèche sortir du dos du blessé. Les hommes de Kobak approchaient, le visage rayonnant à la pensée de commettre trois meurtres faciles.

– Ça ne sert à rien ! Il va mourir de toute façon ! Viens ! siffle le compagnon de Buli.

Aussitôt il déguerpit. Buli hésitait encore. Selambo agrippa sa main et l'implora :

– Buli ! Ne m'abandonne pas ! Tu te rends compte de ce que cela signifie ? Ils ne vont pas se contenter de me tuer. Ils vont...

Buli frémit en songeant à l'humiliation suprême qui allait bientôt couronner son raid si bien préparé. Puis la voix cruelle d'un ennemi résonna, lançant des paroles sarcastiques :

– Merci beaucoup, l'ami ! Tu n'as qu'à nous laisser notre repas ici !

Buli s'arracha à l'emprise de Selambo et se sauva tandis que des flèches lui piquaient les talons.

Rendu presque fou de douleur et de terreur, Selambo se mit à rugir :

– Buli ! Buli ! Ils vont... me *dévor*er !

Les cauchemars à moitié oubliés que Selambo avait faits dans son enfance ressurgirent, effroyablement réels cette fois, lorsque l'ennemi l'encercla.

Un des chefs de Kobak, Nemek, fit signe aux autres poursuivants de baisser leurs armes. Puis il s'accroupit et adressa un large sourire à Selambo :

– Bonjour mon ami. Je vois que tu as décidé de rester pour le dîner !

La clairière fut ébranlée par les rires. Selambo lança un regard de défi à l'armée qui le huait en dansant pour montrer qu'elle appréciait la plaisanterie de Nemek. Chacun redevint ensuite silencieux, tendant l'oreille pour ne perdre aucune des paroles de Nemek, connu pour ses traits d'esprit.

– C'était très gentil de la part de tes deux camarades de tuerie d'essayer de t'aider, mais ils t'ont rendu en fait un bien mauvais service.

Selambo fut totalement pris au dépourvu par la cruelle révélation que Nemek lui fit alors.

– Ce mur de pierres...

Nemek désignait le tas de pierres, trois pas plus loin, par-dessus lequel Selambo avait été hissé.

– ... est l'enceinte de l'un de nos lieux sacrés, un *osuwa* que nous n'avons pas utilisé depuis le placement de notre génération dans le *kwalu*. Quand tu es tombé la première fois et t'es cassé la jambe...

Un cri de supplicé franchit les lèvres pâles de Selambo. Nemek lui assenait l'atroce vérité en insistant sur chaque mot.

– ... tu étais allongé sur un sol sacré ! Si tu étais resté là, nous n'aurions pas pu te tuer ! Pour rendre hommage à *Kembu* et aux *wene melalek*, je t'aurais moi-même porté sur mon dos jusqu'à la rivière et j'aurais monté la garde près de toi jusqu'à ce que tes amis viennent te chercher ! Mais tes amis...

Nemek fit claquer sa langue comme s'il exprimait un regret sincère.

– ... t'ont transporté à l'extérieur de l'*osuwa*, et maintenant...

Au désespoir, Selambo plongea en direction du mur mais l'un de ses bourreaux attrapa la flèche qui sortait de son corps et tira dessus d'un coup sec. Selambo suffoqua de douleur lorsque la pointe, coupante comme un rasoir, ressortit de sa blessure. Il se mit alors à quatre pattes et se contorsionna pour essayer à nouveau d'atteindre la pierre sacrée la plus proche.

Cette fois, une douzaine d'hommes, riant aux éclats, l'empoignèrent et le soulevèrent de terre. Pendant qu'il se tordait de douleur, donnait des coups de pied et jurait, ils le transportèrent *presque* à portée de la pierre qui aurait pu lui sauver la vie et le jetèrent ensuite violemment sur le sol dépourvu d'intérêt de la forêt environnante.

Selambo se mit en boule et ne bougea plus.

– Trop tard, mon ami, reprit Nemek. Mais tu peux sans doute comprendre notre point de vue. Tu as assassiné deux de nos femmes. Tu as profané notre lieu saint avec du sang féminin ! Il va nous falloir beaucoup de porcs pour le purifier. Tu comprends certainement pourquoi nous ne pouvons pas te laisser toucher cette pierre.

Quelques-uns des guerriers soulevèrent leur victime et la placèrent, face tournée vers le ciel, en travers du dos de Nemek puis aidèrent ce dernier à remonter la pente jusqu'au village.

– Tu vas faire quelque chose de tout à fait inhabituel aujourd'hui mon ami, déclara Nemek pendant que les jeunes hommes attachaient Selambo à peine conscient, debout contre un arbre.

Toute la population de Kobak et de plusieurs autres villages de l'alliance de l'est se rassembla sur un promontoire, en bas du village, pour entendre Nemek tourmenter sa proie.

– Aujourd’hui, tu vas te rendre à plusieurs endroits en même temps !

Perplexes, les spectateurs froncèrent les sourcils. Nemek ramassa une petite branche et traça une ligne imaginaire en travers du torse de Selambo.

– Cette partie de ta cage thoracique et ton bras gauche rendront une courte visite à la famille d’Heruluk.

Des rires explosèrent et se poursuivirent pendant plusieurs minutes. Ensuite Nemek reprit :

– Et cette partie de ton thorax ainsi que ton bras droit iront dans le *yogwa* de Mulip !

L’hilarité se déchaîna à nouveau.

– Ta jambe droite...

Selambo, les yeux embués, regardait les toits de Hwim, Sivimu, Ombok et Balinga, à peine visibles de l’autre côté de la gorge. Aucune fumée n’en sortait. Les gens étaient déjà en deuil. Des centaines d’amis de Selambo, issus des six villages de l’ouest, étaient en train de descendre vers une corniche d’où ils pourraient observer l’acte imminent de cannibalisme.

Les gens de l’alliance de l’est firent face à ces ennemis postés de l’autre côté de la gorge. Leurs voix enflaient, chargées de défi. Certains criaient :

– Venez le sauver si vous l’osez !

D’autres rassemblaient des centaines de feuilles de bananier que leurs femmes apportaient pour faire cuire Selambo à l’intérieur. Les agitant comme de gigantesques plumes vertes, ils raillaient les parents et les amis du futur défunt :

– Regardez ces feuilles ! Regardez ces feuilles ! Nous allons faire cuire votre héros dedans !

Ils coururent ensuite danser en rond autour de l’arbre pour attirer l’attention de leurs adversaires sur la pitoyable silhouette de Selambo.

Des femmes âgées, parentes de Maho et d'Heruluk, se précipitèrent sur le prisonnier, crachèrent sur lui et se servirent de leurs bâtons de bêche pour le rouer de coups, en lui lançant d'ignobles injures.

La danse cessa et Nemek s'approcha à nouveau de Selambo.

– Tu nous places devant une décision difficile à prendre mon ami : déterminer quel est le meilleur moyen de te tuer ! Nous n'avons pas souvent l'occasion de choisir.

Nemek se tourna vers la foule :

– Y a-t-il des suggestions ?

– Étrangle-le ! hurla une vieille femme.

– Découpe-le vivant ! rugit un parent des femmes assassinées.

– Transperce-le puis remue la lance ! gronda un jeune guerrier.

– Vous répondez de façon trop irréfléchie, répliqua Nemek nonchalamment.

Il ramassa une grosse pierre et vint près de Selambo.

– Si j'étais à ta place, murmura-t-il, j'aimerais que ça se passe ainsi.

D'un coup puissant, il écrasa le crâne de Selambo. Le prisonnier eut un soubresaut et s'affaissa contre le tronc de l'arbre. Les jeunes hommes entonnèrent alors un chant guttural pour célébrer la mort de Selambo. Les hommes plus âgés s'approchèrent avec leurs couteaux en bambou, les femmes avec leurs feuilles de bananier.

Ils continuaient de prendre soin de ne pas gêner la vue des observateurs installés de l'autre côté de la gorge.

C'est ainsi que Selambo atteignit son objectif : faire revivre dans la vallée de l'Heluk la tradition déclinante du cannibalisme.

Répugnant à offrir un public à la manifestation de plaisir de Kobak mais incapables cependant de s'arracher à cette vision, les gens de l'ouest restaient groupés sur l'autre rive. Chez certains, le spectacle des feuilles de bananier qu'on agitait avait suffi à faire jaillir des larmes. D'autres avaient retenu les leurs jusqu'à ce que l'horrible chant mortuaire résonne dans toute la gorge. Des guerriers faisaient les cent pas devant la foule en jurant féroce­ment de venger Selambo.

Plus tard, les amis affligés repartirent chez eux lentement, les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Bukni. Il était accroupi, seul et, les yeux grands ouverts, il contemplait le vide, comme un homme qui commence à voir un nouveau monde – mais de façon encore bien indistincte cependant. La pluie froide se mit à le fouetter, avec de plus en plus d'intensité. Il finit par bouger, se couvrit d'une cape en feuilles de pandanus et reprit péniblement le chemin de Hwim, à flanc de montagne.

La pluie continua de tomber au même rythme toute la nuit et toute la matinée. Les hommes, les femmes et les enfants se blottissaient à l'abri de leurs *yogwas* et de leurs *homias* en espérant que le temps changerait dans l'après-midi. Mais, après s'être transformée en crachin à midi, la pluie reprit de plus belle et s'abattit sur leurs logements tout au long d'une deuxième nuit.

Le troisième jour de pluie, malgré les trombes d'eau, les hommes et les femmes furent obligés de se risquer au dehors pour aller chercher du bois et de la nourriture. Seules les familles de Nindik et de Selambo restèrent à l'intérieur. Selon la coutume tribale, leurs belles-familles leur fourniraient la nourriture et le bois de chauffage pendant leur deuil.

Le sixième jour de pluie, les gens commencèrent à sombrer dans la déprime. Le huitième jour, des querelles éclatèrent, en particulier dans les *yogwas* et les *homias* où vivait beaucoup de monde. Dans le village de Hwim, on pouvait compter sur Bukni «au visage sympathique» et à la diplomatie désarmante, pour convaincre les gens de ne pas se battre mais, avec les conditions climatiques qui empiraient, même le jovial Bukni se repliait sur

lui-même un peu plus chaque jour. La mort de sa nièce bien-aimée et de son ami Selambo avait entamé son optimisme et personne ne pouvait affirmer qu'il guérirait un jour.

Un nouvel événement vint aggraver la profonde tristesse de Bukni. Comme le bois de chauffage était rare dans le hameau, les parents de Kugwarak, qui pleuraient encore Nindik, négligèrent d'alimenter son feu. Pour avoir chaud, Kugwarak arracha des planches aux murs de son *yogwa* et les fit brûler. De froides rafales de l'*o-sanim* pénétrèrent par les fentes élargies du logement. Le vieil homme attrapa une pneumonie qui allait lui être fatale.

Un matin de grisaille et de bruine, Bukni découvrit le patriarche délaissé, mort à côté des cendres de son foyer. Bukni pleura sur Kugwarak, puis demanda aux hommes du village de l'aider à rassembler du bois pour la crémation du défunt. Personne ne vint l'assister, aussi Bukni dû-t-il démonter encore davantage la malheureuse habitation de Kugwarak, ne laissant qu'une demi-carosse vide, à peine capable de supporter son toit. À côté, Bukni construisit un bûcher funéraire, y installa Kugwarak et, pendant une brève accalmie de la pluie, mit le feu à l'ensemble.

Kugwarak disparut dans le feu et la fumée.



Aux environs du dixième jour d'*o-sanim*, un porc tomba malade. Deux nuits plus tard, il mourut. Trois autres porcs tombèrent à leur tour malades. Pendant ce temps, les jardins d'ignames souffraient du manque de soleil (autant que les plantes du désert souffrent du manque de pluie). Certaines femmes se mirent peu à peu à négliger le désherbage à cause du froid et des averses ; leurs maris les battirent pour les forcer à travailler.

– Arrête de dire : «Le soleil brillera demain. J'irai désherber à ce moment-là», cria Kebel à Wilipa en la frappant jusqu'à ce que, en pleurs, elle se traîne péniblement sur le chemin boueux

qui menait à son jardin, en tirant derrière elle un bâton de bêchage recourbé.

Quelques hommes étaient trop égoïstes pour s'occuper de leurs jeunes enfants pendant que leurs femmes peinaient dans le mugissement du vent ; les mères essayaient alors de garder les petits sur leur dos pendant qu'elles travaillaient, en les protégeant avec des capes en feuilles de pandanus parfois trop peu couvrantes. Certains des enfants contractèrent une pneumonie et deux en moururent.

Un jour, un homme dépressif rossa sa femme dans un accès de fureur. Elle s'enfuit de son *homia* en hurlant. Tandis que son mari retournait dans son *yogwa*, quelqu'un courut vers lui en criant :

– Tu ferais mieux de suivre ta femme. Elle file vers l'Heluk.

L'homme sursauta, alarmé.

– Non, non, cria-t-il.

Et il partit à la poursuite de son épouse sur les pentes glissantes. Mais il avait trop de retard sur elle. Le distançant de quelques pas, elle parvint à l'Heluk en crue et, dans un dernier cri de désespoir, se jeta à l'eau. Les rochers coupants et les flots déchaînés démembrèrent rapidement son corps. Les Yali pleurèrent sa mort, mais pas très longtemps. Le suicide des femmes était courant dans la vallée.

Du village de Yalisili, à une journée de marche au sud, parvint la nouvelle d'une autre tragédie. Un porc avait été en partie recouvert par une coulée de boue. La femme qui en était responsable, craignant la colère de son mari au cas où la bête serait perdue, pataugea dans la boue pour la sauver. Alors qu'elle était presque parvenue à sa hauteur, le talus au-dessus d'elle céda, libérant une nouvelle coulée de boue. La femme et le cochon furent ensevelis sans espoir de secours.

Après un mois de pluie presque ininterrompue, une coulée de boue vint bloquer un affluent de l'Heluk, au-dessus de Hwim,

anéantissant plusieurs jardins. Les gens s'accroupirent le long d'une corniche et regardèrent, horrifiés, une masse d'eau bouillonnante se former derrière le barrage de boue. Quand cette digue céda sous la pression, un mur de boue, d'eau et de débris, tomba avec un grondement de tonnerre dans l'Heluk, entraînant dans sa course quelques-uns des jardins les plus fertiles de Hwim.

– Tout va mal, grommela Andeng, le grand-prêtre de Sivimu.

– Quelle est donc la cause de tous ces malheurs ? demandèrent les autres prêtres.

Et chacun de répéter :

– Tout va mal. Quelle est donc la cause de tous ces malheurs ?



## Chapitre 3

# Par peur du Kulamong

– Autrefois, les hommes vivaient heureux – comme des animaux – sans les *wene melalek*.

Kebel poursuivait l'instruction de son fils, Yekwara.

– Mais lorsque le *kulamong* est arrivé sur eux, ils se sont trouvés sans protection, et ils sont morts, comme des animaux également.

– Qu'est-ce que le *kulamong*, père ? interrogea Yekwara.

– Le fléau de l'obscurité, mon fils – une obscurité qui est survenue à midi. Les gens qui ont été surpris dans leur jardin n'ont pas pu retrouver le chemin de leur maison ! Pendant qu'ils avançaient à l'aveuglette, apeurés, de terribles eaux se sont déversées et les ont emportés. Par la suite, on a retrouvé leurs os sous des rochers et des arbres à une altitude plus élevée que celle de leurs villages et de leurs jardins !

Yekwara écarquilla les yeux de stupeur. Kebel continua :

– Beaucoup de ceux qui s'étaient abrités dans leurs maisons sont également morts subitement, sans symptôme de maladie. Ils sont juste morts à cause de *l'obscurité* !

Yekwara grimaça à l'évocation de cette vision cauchemardesque.

– Mais les esprits *kembu* ont alors donné à l’humanité les *wene melalek* – les paroles anciennes – en expliquant que si nous y obéissions, le *kulamong* ne reviendrait jamais. Cependant, il arrive encore parfois que, parmi nous, des hommes mauvais se détournent des paroles anciennes et nous condamnent tous à souffrir des effets d’un *o-sanim*, comme c’est le cas actuellement.

– Un « o-sanim » ?

– Oui. Quand des pluies abondantes tombent pendant une longue période, c’est un *o-sanim*. Si la raison de son apparition n’est pas découverte et effacée, il pourra se transformer en *kulamong* et l’humanité devra alors tout recommencer avec une poignée de survivants.

Yekwara se laissa aller contre le mur du *yogwa*, ses yeux expressifs réfléchissant la lumière du foyer. Il entendait la pluie qui continuait de tambouriner régulièrement contre le toit.

– Quels sont les commandements contenus dans les *wene melalek* ? demanda-t-il.

– Je vais te les réciter, Yekwara, répondit Kebel. Compte-les sur tes doigts et essaie de les retenir. Premièrement : *Tu ne commettras pas d’inceste, sous peine de mort.*



L’informateur se pencha un peu plus sur Andeng et chuchota :

– Aujourd’hui, j’ai vu Kilocho sortir de la forêt, au-dessus de la cascade. Il ne m’a pas remarqué car je me tenais derrière des arbustes. Il a regardé de tous les côtés comme s’il avait peur que quelqu’un l’observe. Ensuite j’ai vu...

Le dénonciateur hésita et frissonna, sachant que ses prochaines paroles entraîneraient la mort d’un homme.

– Tu dois me le dire, grogna Andeng. Ne cache pas ce que tu as vu !

– J’ai vu sa fille ! lâcha l’informateur. La jolie fille nommée Alisu. Elle descendait de l’endroit où s’était trouvé son père. Par la suite, j’ai remonté la piste de ses empreintes et de celles de son père jusqu’au lieu où ils s’étaient tenus tous les deux. J’ai vu les traces dans l’herbe où ils...

– Un inceste ! s’écria Andeng d’une voix rageuse, les yeux agrandis d’horreur. Pas étonnant que la fureur des esprits *kembu* se soit abattue sur nous !

Le vieil homme plissa les yeux d’un air grave.

– Kiloho est un guérisseur populaire dans le village de Hwim. S’il nie sa culpabilité, beaucoup de gens prendront son parti, dit-il songeur. Ne parle de ceci à personne jusqu’à ce que je t’appelle demain ! ordonna-t-il à l’informateur avant de le congédier.

Après que l’homme l’eut quitté, Andeng mit une cape en pandanus sur sa tête et, bravant une pluie torrentielle couleur d’encre, il se dirigea vers le *yogwa* de son frère, Wanla le voyant.



– Le deuxième commandement, poursuivit Kebel tout en contemplant l’expression captivée de Yekwara, dit : *Tu ne déroberas ni la femme, ni la terre, ni les porcs ni les produits de ton prochain !* Enfreindre cette disposition des *wene melalek* ne déclenche pas d’exécution publique. Néanmoins, lorsqu’un homme viole cette loi, il peut perdre la vie si les personnes offensées se dressent contre lui. Et les esprits *kembu* eux-mêmes feront venir le malheur dans la vie de cet homme, en plus des actions entreprises par les personnes lésées.

– Le troisième commandement concerne les jeunes hommes, tels que toi Yekwara. *Tu ne dois pas te marier avant que ta barbe ait commencé à pousser !*

Kebel eut un petit rire en voyant le visage ébahi de son fils.

– N’aie crainte, père ! répondit-il d’une voix haut perchée. Je ne me marierai jamais !

– Nous avons tous dit cela un jour...

Puis il continua :

– Vient ensuite le commandement qui régit la guerre, c’est le quatrième : *Quand tu es au sommet d’une colline et que l’ennemi se trouve dans la vallée, tue deux ou trois hommes !*

Yekwara avait souvent entendu les guerriers employer cette expression comme un proverbe. Il comprenait à présent qu’il ne s’agissait pas d’un simple proverbe mais d’un extrait respecté des *wene melalek*. Il savait également que le pendant de cet ordre, largement suggéré, était : *Quand l’ennemi est sur une colline et que tu es dans la vallée, ne sois pas imprudent !* Ce commandement, plus encore que le bon sens, expliquait l’aversion des Yali pour le combat contre un ennemi posté en hauteur.

En oubliant que ce commandement avait un revers, Selambo avait perdu la vie. L’intérêt de Yekwara était à présent parfaitement éveillé.

– Quels sont les autres commandements concernant la guerre ? s’enquit-il en retenant son souffle.

– Le cinquième, déclara Kebele solennellement, est propre à notre peuple. *Tu ne feras pas la guerre sur le sol sacré !*

Apprends-le bien mon fils car la connaissance de ce commandement pourrait un jour te sauver la vie ! Tu connais déjà le sol sacré, l’*osuwa* qui entoure le *kembu-vam* et le *dokwi-vam* dans chacun de nos villages. Il existe aussi le *kwalu-osuwa* en contrebas de nos villages et le *morowal-osuwa* tout là-haut, dans les montagnes. Lorsque tu deviendras un guerrier complètement consacré à *Kembu*, il faudra que tu apprennes à situer correctement tous ces lieux saints afin de ne pas lancer accidentellement de flèche en direction de l’un d’entre eux ! Car c’est un grand méfait que de transpercer le sol sacré au moyen d’une flèche ou d’une lance, ou de verser le sang d’un être humain à cet endroit. Cela signifie

aussi que si tu te tiens sur le sol sacré, tu ne peux pas envoyer une flèche vers un ennemi même si lui-même se trouve à l'extérieur des limites du lieu saint. Tu dois d'abord quitter ce lieu.

Et sache également que ton ennemi ne peut pas te blesser pendant que tu te tiens sur le sol sacré, et que toi-même tu ne peux pas le blesser s'il y entre. Si tu violes cette loi et tues un ennemi sur le sol sacré, alors notre propre peuple devra t'ôter la vie pour nous éviter le pire.

Sache aussi que si tu es sur le sol sacré, entouré d'ennemis qui rendent ta fuite impossible, tu peux leur ordonner de te donner une escorte sûre pour retourner vers ton peuple et ils t'obéiront. Les sauvages qui vivent sur les basses terres brûlantes ne connaissent pas ce principe. Ils tuent sans discrimination, comme des animaux stupides. Et même nos frères yali sur le versant nord des hautes montagnes considèrent leur *osuwa* comme offrant un asile aux seuls combattants de leurs propres groupes de clans et non à tout homme, comme nous-mêmes le faisons. Ils ne sont pas aussi civilisés que nous.

Yekwara commençait à comprendre de mieux en mieux l'expression yali *wit-bangge* : la percée-de-la-connaissance. Il n'avait jamais imaginé qu'il y avait tant à apprendre !

– Dis-moi, père, questionna-t-il, si ces deux femmes de Kobak que nous avons tuées avaient fui à temps vers un *osuwa*, auraient-elles eu la vie sauve ?

Kebel fronça le nez de dégoût en entendant la question de son fils.

– Bien sûr que non ! Nous aurions pu légitimement les traîner à l'extérieur et les tuer ! Et même si nous ne les avons pas supprimées, leur propre peuple l'aurait fait pour avoir profané un lieu saint par leur présence. As-tu déjà oublié le péché de la petite fille ?

Yekwara frémit et réprima vivement la sensation de répulsion qui montait en lui au souvenir de l'infortunée Nindik ballottée sur l'épaule de Deko qui l'emmenait vers l'Heluk.

– Les femmes, expliqua Kebel, sont indignes de tout ce qui est sacré. Les esprits *kembu* ne les ont pas acceptées.

Ensuite Kebel cita le sixième commandement :

– *Tu n'attaqueras pas ton ennemi pendant ses fêtes sacrées!*

Pendant que Kebel finissait de lui expliquer cette disposition, Yekwara s'endormit, sa tête reposant sur les genoux de son père.



Tôt le lendemain matin, Wanla le voyant partir en fendant la brume d'un air arrogant. Il avait caché un couteau en bambou sous sa cape de pluie. Il contourna prudemment le *yogwa* de Kiloho par l'arrière, coupa une feuille de pandanus de son toit tout neuf et l'emporta rapidement à l'extérieur du village jusqu'à la maison de *Kembu* qui se dressait à Yarino, à mi-chemin entre Sivimu et Hwim.

À l'intérieur de l'habitation sacrée, Andeng et un conseil de prêtres à la mine sévère attendaient son retour. Sous leur regard scrutateur, il fit tout d'abord sécher la feuille au-dessus du feu. Puis il la tendit à Andeng et se remit debout. Il se plaça face à l'un des quatre poteaux qui entouraient le foyer central. L'air grave, il s'accrocha au poteau avec ses doigts et ses orteils.

Tous les prêtres savaient que le pilier auquel se tenait Wanla était le seul des quatre à avoir été enfoncé dans un morceau de graisse de porc sacrée.

– Plante ! Plante ! Plante ! scanda Wanla avec ferveur, en serrant fermement le poteau entre ses doigts et ses orteils. Je me plante en *Kembu* !

Le regard de Wanla se porta ensuite au-delà de l'assemblée des prêtres, sur le mur de planches le plus éloigné. Derrière ce voile taillé à la hache se trouvait le « saint des saints » : la chambre poussiéreuse où reposait la pierre noire sacrée de *Kembu*. Seuls les grand-prêtres pouvaient y pénétrer, et uniquement lors de cérémonies spéciales.

Wanla s'adressa avec déférence à l'esprit des esprits *kembu* de Sivimu et de Hwim qui planait derrière les planches.

– *Kembu* ! J'ai planté mon esprit dans le tien ! Pendant que cette feuille sera brûlée dans ta flamme sacrée, fais-moi voir dans la fumée qui en sortira la vérité à propos de l'homme qui vivait sous ce chaume. Fais-moi savoir si Kilohe a violé tes lois ou s'il est innocent !

Andeng plaça la feuille dans la flamme. De la fumée s'éleva lentement en volutes entre les quatre poteaux et s'enroula autour de la tête de Wanla.

Un silence pesant s'installa dans la maison de *Kembu*.

Tout à coup, Wanla sursauta et regarda fixement à travers la fumée, comme un homme qui a été témoin d'une horreur indicible.

– Kilohe est... coupable ! souffla-t-il.

Les autres prêtres se levèrent comme un seul homme et sortirent en file de la maison de *Kembu*, leurs traits accusant une rage croissante. Wanla resta sur place, comme s'il ne pouvait pas, ou ne voulait pas, détacher ses doigts et ses orteils du pilier sacré.



Avec pour seul bruit le léger cliquetis des arcs et des flèches mouillés, ils arrivèrent. Une armée de guerriers et de prêtres, provenant de Sivimu et d'Ombok, se mêla à deux des clans de Hwim. Tous sautèrent au-dessus des murs de pierres et se glissèrent entre les *yogwas*, dans un silence rompu uniquement par le bruit spon-

gieux de la boue sous leurs pieds. Des femmes et des enfants qui émergeaient de leurs *homias* les virent et, tels des insectes, réintégrèrent à toute vitesse leurs minuscules abris.

Deko fut le premier membre du clan de Kiloho à donner l'alerte :

– Sar ! Kiloho ! Bukni ! cria-t-il. Aux armes !

Ils sortirent, hérissés de flèches, et virent qu'ils étaient encerclés.

– Frères ! Pourquoi faites-vous cela ? demanda Sar, en se déplaçant courageusement en tous sens, face à une batterie d'arcs prêts à tirer.

– Kiloho doit mourir ! brailla quelqu'un à travers le crachin.

– Kiloho a commis un inceste, lança une voix furieuse. Wanla le voyant a confirmé sa culpabilité dans la maison de *Kembu* !

Blêmissant sous le choc, Kiloho se défendit avec l'énergie du désespoir :

– C'est un mensonge !

– Pourquoi mentirait-on à propos d'un acte aussi horrible ? cria Andeng.

Les lèvres de Kiloho tremblèrent et ses yeux tentèrent de regarder dans toutes les directions, puis s'écria :

– Certains d'entre vous ont demandé ma fille Alisu en mariage mais, comme j'ai refusé, vous m'accusez faussement de ce méfait !

– Sar, frappé d'épouvante, vint au secours de Kiloho.

– Mon frère nie toute culpabilité. Vous m'avez récemment forcé à tuer ma propre fille. Ne vous imaginez pas que je vais accepter que vous supprimiez mon frère !

– Wanla le voyant a confirmé sa culpabilité ! rugit Andeng. Wanla n'envisageait pas d'épouser la fille de Kilohe : il ne mentirait pas ! Kilohe doit mourir !

Davantage de parents de Kilohe les avaient à présent rejoints, formant une barrière protectrice autour de lui, et dévisageant d'un air de défi ses accusateurs.

– Tu le défends parce qu'il est ton frère, déclara Andeng d'un ton hargneux, mais il t'a trahi tout autant que nous ! Il a amené l'*o-sanim* sur nous tous. Vos jardins, comme les nôtres, se sont abîmés, n'est-ce pas ?

– Rentrez chez vous ! ordonna Bukni, protégeant Kilohe de son corps.

Tandis que les forces en présence prenaient position en vue du combat à venir, le ciel déjà chargé s'assombrit encore davantage. Franchissant une haute crête située au sud, un mur de pluie noir vint s'abattre sur Hwim. Aussitôt la même pensée traversa l'esprit de tous les défenseurs de Kilohe : *Les éléments sont du côté des accusateurs.*

– Pouvez-vous arrêter cette pluie pendant que Kilohe est en vie ? persifla Andeng. Pouvez-vous ramener le soleil dans notre vallée ? Pouvez-vous chasser la maladie et empêcher les glissements de terrain ? Êtes-vous plus sages que les *wene melalek* ? Êtes-vous plus puissants que *Kembu* ?

Chaque question était, pour les défenseurs, comme une volée de coups portée à leur intelligence. Leur résistance faiblissait.

– Rentrez chez vous ! implora Sar. Notre frère nie toute culpabilité !

– Alors laisse-le nier également que la colère de *Kembu* est sur nous !

La pluie tombait avec violence.

– Pour ton arrogance, moi, en tant que grand-prêtre des esprits *kembu*, je tirerai la première flèche au nom de *Kembu* ! gronda encore Andeng. Et il banda son arc.

Chacun fut saisi de peur. Esquiver les flèches sous une pluie battante ne serait pas chose facile. Mais l'inceste – le mal suprême – devait être puni sans retard. Se pourrait-il que cet assombrissement soudain du ciel indique que l'*o-sanim* avait déjà fait place au redoutable *kulamong* ?

La flèche d'Andeng s'éleva haut dans les airs et retomba en direction de Kilocho qui l'évita facilement et riposta. La bataille avait démarré. Des hommes en colère se faufilaient entre les *yogwas* et les *homias*, bandant leurs arcs, esquivant des flèches et en lançant d'autres. Afin de voir clair, ils secouaient frénétiquement la tête pour ôter de leurs cils les gouttes de pluie, et ils s'efforçaient de tenir ferme sur la boue dangereusement glissante.

Moins nombreux que leurs assaillants, Kilocho et ses partisans furent poussés à l'extérieur du village, en bas d'une pente abrupte. À cet endroit, l'un d'eux reçut une flèche dans le bras. Sar, Deko et Bukni, voyant qu'ils étaient coupés de leurs familles, incitèrent Kilocho à s'enfuir pour sauver sa vie.

– Il est sûr que tu ne peux plus vivre ici, frère ! Pars !

– Ils vont tuer ma femme et ma fille !

– Nous essaierons de les protéger mais tu dois partir !

– Où puis-je aller ? Aucun autre village ne m'acceptera maintenant !

– Alors va dans les montagnes et vis seul ! Nous t'apporterons de la nourriture.

Kilocho se retourna et s'enfuit sous la pluie, éloignant de ses frères la volée mortelle de flèches.

Échappant à ses poursuivants, Kilocho se cacha dans un bouquet d'arbustes. Il ne voulait pas aller plus loin tant qu'il ignorait le sort réservé à sa famille. Convenablement protégé des regards, il

profita d'une petite ouverture pour scruter le village, de l'autre côté d'une gorge. À travers un rideau de pluie, il aperçut Sar, Deko et Bukni qui, tendus, observaient ensemble la chasse à l'homme.

Déterminés à trouver et exterminer la cause de leur désespoir commun, les chasseurs se déployèrent à travers la forêt, leur arc prêt à l'emploi. Chaque homme désirait ardemment être le premier à restaurer la pureté de son peuple.

Effarouché, un petit oiseau poussa un cri aigu en s'envolant à tire-d'aile du bouquet d'arbustes dans lequel s'abritait Kilohe. Ses soupçons éveillés, Libeng, l'un des chasseurs, gravit sans bruit la pente, se posta sur un rocher qui lui offrait une position avantageuse et regarda vers le bas. Pour son plus grand plaisir, il vit Kilohe juste en dessous de lui qui observait intensément chacune des pentes.

Soigneusement, Libeng banda son arc.